

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR

(SUITE)



N public, dans les occasions importantes, sa tenue et ses manières étaient celles d'un grand seigneur; dans son intérieur, il affectait un sans-gêne porté à l'extrême.

« En le voyant les
» cheveux épars, vêtu
» d'une robe de cham-

» bre ou d'une fourrure et d'un pantalon, n'ayant
» pour chaussures que des pantoufles, enfin,
» montrant son large cou tout nu, et restant in-
» dolemment étendu sur un sofa, on aurait cru
» être admis à l'audience d'un pacha de Perse
» ou de Turquie. »

Les plus grands dignitaires, les ministres étrangers mêmes, supportaient avec patience ces impertinents procédés; mais l'ambassadeur de France n'était pas d'humeur à se montrer si complaisant. Voici le compte qu'il nous rend de sa première audience :

« Le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite; je
» me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon
» où se tenaient comme moi plusieurs seigneurs
» russes et le comte de Cobentzel. J'attendais
» avec quelque impatience; mais au bout d'un
» quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir,
» je me fis annoncer de nouveau. Comme on me
» dit que le prince ne pouvait encore me recevoir,
» je répondis que je n'avais pas le temps d'at-
» tendre; en même temps, je sortis, à la grande
» surprise des personnes qui m'entouraient, et
» je rentrai tranquillement chez moi.

» Le lendemain, je reçus un billet du prince
» Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude,
» et me priait d'accepter un autre rendez-vous.
» Je retournai donc chez lui, et cette fois, j'étais
» à peine arrivé que je vis le prince paré, poudré,
» et revêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles,
» venir au-devant de moi; il me conduisit dans
» son cabinet. Là, après les compliments d'usage
» et quelques questions insignifiantes... il me
» pria de rester... »

Les enfants gâtés n'éprouvent généralement de respect et d'affection que pour les gens qui savent leur résister. Potemkin était un grand enfant gâté.

L'entretien prend un tour intéressant et se prolonge au delà de toute mesure. L'étonnement est à son comble dans le corps diplomatique. On s'inquiète, on conjecture. Qu'ont pu traiter si longuement ensemble le premier ministre de Russie et l'ambassadeur de France? Que va-t-il sortir de là touchant la situation de l'Europe?

L'Europe est restée en dehors de la question. Potemkin, curieux et avide de connaissances nouvelles, avait fait causer sur la guerre d'Amérique l'officier de Rochambeau.

A cette première conversation en succèdent d'autres. Elles roulent sur des sujets variés; mais il en est un qui a toutes les préférences du prince. Est-ce la politique? Est-ce la guerre? Non, c'est la théologie! Ce sujet, M. de Ségur, avec une habileté toute diplomatique, le remet souvent sur le tapis, et achève par là de conquérir les affections du ministre de Catherine. Il est encore obligé, à plusieurs reprises, de lui donner des leçons de convenance; pourtant il achève

assez promptement l'éducation de son Tartare. Potemkin multiplie autant que possible ces entretiens qui l'enchantent. A sa prière, un jour toute étiquette en est bannie, et la raideur officielle fait place aux relations faciles d'une confiance familière.

Dans le même temps, Catherine, qui appréciait de plus en plus, comme femme du monde, les qualités du ministre de France, passait graduellement des procédés d'une froide politesse envers lui à ceux d'une bienveillance croissante. Il fait partie des privilégiés qu'elle invite à sa belle résidence de Czarskozeło. Ses amis Cobentzel et Fitz-Herbert y sont avec lui. La liberté de la vie de campagne s'y prête à l'agrément de la conversation, à l'abandon, à la gaieté de l'intimité. M. de Ségur tourne les vers de société aussi bien que Boufflers. Catherine le sait; elle lui demande une épitaphe pour un objet cher à son cœur et que la mort vient de frapper; c'est sa petite chienne Zémire. Il s'exécute le mieux qu'il peut; l'épitaphe ne laisse rien à désirer en fait d'adulation ingénieuse et délicate à l'adresse de la souveraine. Nous n'en citerons que les quatre derniers vers :

Les dieux témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Catherine enchantée fait graver l'épitaphe sur une pierre, qu'elle place dans les jardins de Czarskozeło.

Une excursion au cœur de l'empire succède aux plaisirs de la campagne. Catherine part, accompagnée de Potemkin, pour aller visiter les grands travaux qu'on répare à Witchnay-Wolotschok, point de partage des deux bassins de la mer Caspienne et de la Baltique. Ces travaux, qui datent du règne de Pierre le Grand, sont un prodige. Un simple paysan qui savait à peine lire et écrire les a conçus et les a exécutés. Catherine emmène avec elle les ministres de France, d'Autriche et d'Angleterre. Elle était bien aise de leur montrer ce que devenait la sauvage Moscovie sous sa main vigilante.

« Sur notre route » — dit M. de Ségur — « nous voyions partout d'anciens marais desséchés, des villages naissants, des villes fondées ou repeuplées. »

Il rentre à Saint-Petersbourg, après avoir entrevu Moscou, et navigué sur le lac Illmen.

Ce voyage n'est que le prélude d'une bien plus grande et plus merveilleuse pérégrination. Catherine a résolu de traverser du nord au midi tout son vaste empire, pour aller faire connaissance avec les nouvelles provinces que ses armes y ont annexées. Mais le moment n'est pas encore venu. En attendant, les négociations pour le traité de commerce se poursuivent. A la suite d'une note confidentielle remise par M. de Ségur

à Potemkin, et que, par une circonstance plaisante, n'ayant pas sous la main le nécessaire pour écrire, il a tracée en courant avec une plume empruntée à l'ambassadeur d'Angleterre, les ministres russes reçoivent de l'impératrice l'ordre d'entrer en conférence avec l'envoyé de France. La proposition officielle du traité a lieu, mais on n'est pas à bout encore de discussions et de lenteurs. L'appui de Potemkin ne lui fait pourtant pas défaut. Leur intimité est plus grande que jamais. M. de Ségur rapporte de lui plusieurs traits qui complètent la peinture si bien faite par lui de cette figure singulière. Nous choisissons particulièrement celui-ci :

Un honorable négociant français établi en Russie adresse un jour à la légation un mémoire volumineux sur les entraves que les autorités du pays apportaient à ses entreprises. Ce mémoire était chargé de détails et de chiffres. M. de Ségur se rend chez Potemkin pour lui en donner communication, et commence à le lui lire.

« Tandis que je faisais cette lecture, qui certes méritait une sérieuse attention, on peut juger de ma surprise, lorsque je vis le prince faire entrer successivement chez lui un pape, un brodeur, un secrétaire, une marchande de modes, auxquels il donnait des ordres. Je voulus m'arrêter, mais il me pressait avec instance de poursuivre. Impatient de cette étrange inconvenance, je me hâtai d'achever ma lecture, et dès qu'elle fut finie, comme il voulait prendre le mémoire, je le serrai dans ma poche en lui disant un peu sèchement que n'étant point accoutumé à être si mal écouté et à traiter si légèrement des affaires graves, je prendrais le parti de n'en plus conférer qu'avec le comte Woronzoff. Il sourit en disant qu'il avait fort bien entendu. Je n'en crus rien, et je restai assez longtemps sans lui parler d'affaires. »

Trois semaines s'écoulent. Une seconde lettre du négociant français arrive, — sans doute pour répéter les mêmes plaintes. — Non; c'est une lettre de remerciement. Il a reçu du prince Potemkin une réponse détaillée sur tous les articles de son mémoire, et l'ordre est donné d'y faire droit.

« Je me hâtai de me rendre chez le prince. Dès qu'il me vit, ouvrant les bras, et venant à moi, il me dit : — Eh bien *batuska* (petit père), vous ai-je écouté? Vous ai-je entendu? Vous ai-je compris? Enfin, croyez-vous que je ne puisse pas faire plusieurs affaires à la fois, et me bouderez-vous encore? — Je l'embrassai, et je le remerciai, demeurant fort surpris d'une telle aptitude, jointe à tant de mobilité. »

Potemkin était amateur de musique et s'y connaissait; en quoi il différait de sa glorieuse souveraine. Il avait pourtant sur ce point des inventions bizarres comme son humeur. Il venait de se faire bâtir un superbe palais; il en célèbre

l'inauguration par un dîner offert à l'impératrice. Là, dans une vaste galerie, se donne un concert de nouveau genre. La musique n'était composée que de cors, dont chacun ne faisait qu'une note. Musique étrange, mais dont l'exécution, affirme M. de Ségur, ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'exactitude.

La cour de Catherine reçoit un surcroît de vie, par l'arrivée de deux hôtes importants que notre diplomate compte au nombre de ses meilleurs amis. Tous les deux étrangers à la France, ils y sont comme naturalisés par leur résidence fréquente au cœur de la société parisienne. L'un est le prince de Nassau, que lie à M. de Ségur une fraternité d'armes jurée jadis sur le terrain où, sans haine ni colère, et même bien à regret, ils avaient dû se mesurer l'épée à la main, pour obéir à un faux point d'honneur; l'autre est le prince de Ligne, modèle accompli de ce que le grand monde du XVIII^e siècle a eu de plus séduisant.

« Connus et fêtés dans toutes les cours de l'Europe... brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires... il prenait sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. À cinquante ans, il conservait encore une beauté noble; quant à son esprit, il n'avait que vingt ans. — Affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les princes, et même avec les souverains, adoré dans sa famille... »

Il serait difficile de voir un plus sympathique portrait. A la vérité, c'est la main d'un ami qui l'a tracé; mais tous les témoignages contemporains en confirment la ressemblance. Ce qu'on pourrait y trouver de trop futile est compensé par les qualités solides qui en rehaussent la physionomie. « Il faisait des vers pour toutes les femmes » dit encore M. de Ségur, « sa frivolité eût déparé la vieillesse de tout autre. »

Le prince de Ligne, en grande faveur à Vienne et à Versailles, ne l'est pas moins à Saint-Petersbourg. De même qu'au prince de Nassau, Catherine lui fait don d'une terre en Crimée. Par une attention délicate pour les goûts littéraires du nouveau possesseur, cette terre était située sur l'emplacement, assurait-on, du fameux temple de Tauride, dont Iphigénie avait été prêtresse.

Le temps marchait au milieu des plaisirs, des négociations et des intrigues. Deux ans s'étaient écoulés depuis que le comte de Ségur avait quitté la France. Enfin le succès couronne ses soins habiles. Il mène à bien l'œuvre diplomatique entreprise par lui et conduite à travers mille obstacles. C'est le fait le plus glorieux et l'époque la plus marquante de sa vie.

Le 11 janvier 1787, le traité de commerce entre la France et la Russie est signé.

Peu de jours après, Catherine II, à travers les

neiges et les ténèbres d'un hiver moscovite, se met en route pour la Crimée. Potemkin est parti en avant; c'est le fourrier qui va partout préparer les étapes de cette marche triomphale. L'impératrice emmène avec elle une cour nombreuse; les trois inséparables, Ségur, Cobenzel et Fitz-Herbert, en font partie.

L'honneur est grand. Pourtant, c'est avec un cœur serré de tristesse que M. de Ségur l'envisage.

« J'étais fort préoccupé de quelques lettres qui m'étaient récemment arrivées de France. ... Tout annonçait une grande crise. D'ailleurs, en commençant un voyage de 800 lieues pour aller en Crimée, et de 800 lieues pour revenir à Pétersbourg, toute correspondance cessait presque pour moi... C'était enfin un redoublement d'absence. »

La veille du départ, l'impératrice, pour opérer une diversion aux préoccupations sérieuses qui se sont glissées jusque dans son salon, fait jouer ses hôtes avec elle. A quoi? Au loto! — L'ennui endort M. de Ségur; Catherine le plaisante. Pour réponse, il lui dit des vers que, jadis, dans une circonstance analogue, il avait adressés à la maréchale de Luxembourg, si célèbre par son esprit. Ces vers sont jolis, et nous les citerons à son exemple, en demandant pardon aux amateurs du paisible jeu de loto de ce qu'ils pourraient avoir de blessant pour eux.

Le loto, quoi que l'on en dise,
Restera toujours en crédit,
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau;
L'amour-propre, si despotique,
Abdique son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie,
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie!
Quoil vous jouez à ce jeu-là?

Il eût fallu avoir le caractère bien mal fait pour se fâcher d'une critique ainsi formulée.

Le 18 janvier, le cortège impérial s'ébranle. L'auteur en décrit l'ensemble colossal et la marche rapide. Il se composait de quatorze voitures et de cent vingt-quatre traîneaux. A chaque poste l'attendaient cinq cents chevaux. La route, couverte de neige durcie, était superbe.

« Nos voitures, montées sur de hauts patins, semblaient voler... Nous étions tous enveloppés dans de vastes fourrures de peaux d'ours, que nous portions par-dessus des pelisses plus fines et plus précieuses; nous avions sur nos têtes des bonnets de martre. Avec ces précautions, nous ne nous apercevions pas du froid, lors même qu'il montait à 20 ou 25 degrés. Dans les maisons où on nous logeait, les poêles nous donnaient plutôt lieu de craindre l'excès de la chaleur que celui du froid. »

Le froid, cet ennemi mortel, qui devait, vingt-cinq ans plus tard, terrasser les intrépides soldats de la Grande Armée et la fortune de Napoléon, est ici victorieusement combattu; mais il en reste un autre encore à vaincre : c'est l'ennui. Que faire, à travers l'immense territoire de la Russie, de ces longues nuits hyperboréennes, dont quelques heures à peine sont appelées des jours?

« ...Le soleil commençait bien tard à nous éclairer, et au bout de six ou sept heures, il disparaissait et faisait place à la plus obscure nuit... A de très courtes distances, et des deux côtés de la route, on avait élevé d'énormes bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux, de pins, qu'on livrait aux flammes; de sorte que nous parcourions une route de feux, plus brillante que les rayons du jour! C'était ainsi que la fière impératrice du Nord, au milieu des plus sombres nuits, voulait et commandait que la lumière se fit. »

Nous avons naguère loué le talent de M. de Ségur comme faiseur de portraits; il ne mérite pas moins d'éloges dans la peinture des choses que dans celles des personnes. Les effets étranges et pittoresques qui se présentent à sa vue dans ce voyage féérique de Crimée sont rendus par lui, non comme ils le seraient par une plume moderne, avec des couleurs cherchées et d'une violence calculée, mais vivement quoique simplement. Dans ce style tempéré, on sent l'impression que lui-même en a regue, et qu'il communique au lecteur.

« Nous traversons de vastes plaines couvertes de neige, des forêts de sapins dont les branches hérissées de glaçons offraient quelquefois, au reflet des rayons du soleil, l'éclat du cristal et du diamant. De rapides traîneaux sillonnaient seuls ces plaines solitaires et glacées, pour porter dans toutes les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottilles de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient plus que l'aspect d'une mer glacée. »

A l'approche des lieux habités, les populations accouraient sur le bord de la route, et saluaient leur souveraine d'acclamations. Quant à Catherine, elle changeait aussi peu de chose que possible aux habitudes de sa vie. Partout elle restait impératrice et femme du monde. De même qu'à Pétersbourg, dès six heures du matin elle était debout, et travaillait avec ses ministres.

« Elle déjeunait ensuite, et nous recevait. On partait à neuf heures, et l'on s'arrêtait à deux pour dîner. Nous remontions ensuite en voiture, et nous nous arrêtions à neuf. Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison pour la recevoir. Nous dinions avec elle tous les jours... Sa Majesté causait, jouait avec

« nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze. — Dans toutes les villes on nous assignait quelque logement commode chez de riches bourgeois; mais, dans les bourgs, je fus obligé de coucher chez des paysans. »

On a vu plus d'une fois la description d'une maison de paysan russe : la petite lucarne, le poêle entouré de bancs de bois, et raréfiant l'air respirable; pour luminaire une branche de sapin enflammée et attachée au mur; tel était le confortable qu'elle offrait à ses possesseurs et aux hôtes de passage qui venaient y demander un abri. Nous ignorons si un siècle, presque écoulé depuis lors, a beaucoup modifié cet état de choses.

Dans les petits palais sortis de terre pour elle, l'impératrice de Russie continue donc de tenir sa cour. Des exercices d'esprit, tels que les *bouts rimés*, où la muse des salons inspire encore à M. de Ségur plus d'une spirituelle flatterie à son adresse, figurent au premier rang parmi les plaisirs variés que sait, — dit-il, — donner à un cercle nombreux une femme aimable, quand même elle est reine et despote. En voiture, une conversation vive, animée, pleine d'intérêt, souvent même instructive, abrège le cours des heures. Au milieu des âpres contrées d'une terre primitive, où la civilisation la plus raffinée lui fait escorte, Catherine se préoccupe de l'opinion qu'on a d'elle au dehors, et surtout en France. Elle se blesse à l'idée qu'on y considère la Russie comme un pays asiatique et barbare, supposition devant laquelle M. de Ségur se récrie. Les critiques mordantes de Frédéric II sur son gouvernement, finances, armée, politique, l'irritent aussi plus sensiblement qu'elle ne voudrait peut-être l'avouer.

« Cette princesse, faisant allusion à ces traits satiriques, ne nous parlait de son vaste empire qu'en l'appelant son *petit ménage*. Comment trouvez-vous, disait-elle, mon petit ménage? N'est-il pas vrai qu'il se meuble et s'agrandit peu à peu? Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais il me semble qu'il n'est pas mal employé. »

On arrive dans le gouvernement du maréchal de Romanzoff; le vieux capitaine vient recevoir l'impératrice. M. de Ségur regarde d'un œil de sympathie ce glorieux vainqueur des Turcs. Catherine n'en fait pas tout à fait de même. Pour plaire à sa souveraine, le maréchal n'a que ses services; il ne peut rivaliser auprès d'elle avec Potemkin, qui la loue et la flatte dans son ambition et son orgueil.

Depuis près d'un mois l'impératrice de Russie et sa cour voyageaient ainsi, sans les ressentir, au milieu des rigueurs du climat. Le 9 février, elle entre à Kieff et s'y arrête. On est à moitié route de la Crimée, à 400 lieues de Saint-Petersbourg; c'est bien le moins qu'on respire un peu.

Jusque-là, le comte de Ségur a épargné à son lecteur la description aride des villes traversées par lui, se bornant, pour ainsi dire, à en noter le

nom ; mais Kieff, la ville presque sainte, berceau de l'empire de Russie, excite chez lui un intérêt tout particulier, et une sorte de respect. Il en dépeint la situation pittoresque, et détaille les restes de grandeur que l'œil du voyageur y retrouve encore.

« Lorsque nous eûmes visité cette vieille capitale, et tous les sites des environs, l'impératrice voulut savoir quelle impression leur aspect avait produite sur M. de Cobentzel, sur M. Fitz-Herbert et sur moi ; et depuis, elle répéta plusieurs fois que la diversité de nos réponses pouvait donner une idée assez juste des nations que nous représentions près d'elle. — « Comment trouvez-vous la ville de Kieff ? » dit-elle au comte de Cobentzel. — Madame, répliqua le comte avec le ton de l'enthousiasme, c'est la plus belle, la plus imposante et la plus magnifique ville que j'aie vue. — M. Fitz-Herbert, répondit à la même question : En vérité c'est un triste lieu ; on n'y voit que des ruines et des masures. — Interrogé à mon tour, je lui dis : Madame, Kieff nous offre le souvenir et l'espoir d'une grande ville. »

Entre ce souvenir et cet espoir, l'antique résidence de Jaroslaw redevient momentanément la capitale de l'empire. Ce n'est pas pour peu de jours que les voyageurs y font halte, mais pour plusieurs mois. Etablie dans un vaste et riche palais expressément construit à cette occasion, c'est là que Catherine attendra la fonte des neiges avant de continuer sa route. Sa cour emprunte à ce séjour même un éclat extraordinaire.

Les grands personnages y coudoient les barbares d'Europe et d'Asie, échantillons de tous les peuples soumis à sa puissance ; Tartares, Cosaques, Kirghis, Kalmoucks y affluent.

« C'était tout l'Orient accouru pour voir la moderne Sémiramis recevant les hommages des monarques de l'Occident. C'était comme un théâtre magique, où semblaient se mêler, se confondre l'antiquité et les temps modernes, la civilisation et la barbarie, enfin le contraste le plus piquant des mœurs, des figures, des costumes les plus divers et les plus opposés. »

Le spectacle est étrange et grandiose. Il devait fortement marquer dans la vie et les souvenirs de l'homme intelligent qui en était témoin.

Quant à lui et à ses deux collègues, l'hospitalité de l'impératrice s'exerce à leur égard avec la plus large libéralité. Une maison magnifiquement montée est mise à la disposition de chacun d'eux.

« Rien n'y manquait pour tenir l'état le plus splendide. Elle avait défendu qu'on nous laissât rien payer. Tant que ce grand voyage dura, il ne nous fut permis de faire d'autres dépenses que celles des présents qu'il nous semblait convenable d'offrir aux propriétaires des maisons où l'on nous logeait... De même que j'avais pendant quelques jours dans la Pologne vécu en palatin polonais, je tins à Kieff ma petite cour comme un boyard russe, ou comme l'un des descendants de Rurick et de Wladimir. »

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain numéro.)

BOSCOBEL



A six milles de la petite ville de Worcester, s'élevait, s'élève peut-être encore, car on ne détruit pas beaucoup en Angleterre, une antique et vaste forêt, à laquelle la beauté singulière de ses arbres avait fait donner le nom de *Boscobel*, ou Beau-Bois ; dans le lieu le plus reculé de cette forêt, les chasseurs avaient distingué un magnifique chêne dont la cime était si vaste, si touffue, qu'elle aurait pu abriter vingt hommes sous l'épais feuillage de ses rameaux. Or, un jour de l'été de 1650, un jeune homme, mal vêtu d'un haut-de-chausse de drap vert et d'un vieux pourpoint de cuir, accompagné d'un homme âgé et d'un aspect robuste, s'était arrêté sous le grand chêne ; tous deux l'examinèrent, et avec une agilité étonnante, ils grimpèrent jusqu'au faite et se placèrent sur les branches, bien abri-

tés par les feuilles ; après un court repas, le jeune homme, qui paraissait épuisé de fatigue, se laissa aller sur le sein de son compagnon, qui l'entoura de ses bras pour le protéger, et il dormit ainsi pendant plusieurs heures.

Celui qui dormait était le fils de Charles I^{er}, et son compagnon se nommait le colonel Careless.

En dépit des craintes et des avis de sa mère, Charles II avait voulu réclamer son royaume ; dès son arrivée en Écosse, il fut accueilli avec amour par ses amis, par ses cavaliers fidèles ; il fut couronné à Stone, où ses ancêtres avaient tous reçu la couronne, sur une pierre sacrée à laquelle se rattachaient d'antiques traditions ; il se mit en campagne avec une armée vaillante, dévouée, mais elle ne put résister aux forces de Cromwell qui commandait lui-même, et près de Worcester, sur les bords de la Saverne, les malheureux jacobites furent complètement dé-

faits, quoiqu'ils aient montré jusqu'à la fin une énergie et un enthousiasme extraordinaires. Ils durent fuir; les uns périrent sous l'épée des soldats du Parlement, les autres furent arrêtés, et leurs têtes tombèrent juridiquement; de ce nombre fut le comte de Derby, le mari de Charlotte de la Trémouille; Charles Stuart fut entraîné loin du champ de bataille par ses amis, le colonel Careless en tête: ils lui frayèrent un passage, l'épée à la main. Le pays était rempli de soldats; le prince fut traqué de château en château, de chaumière en chaumière, et c'était après des jours et des nuits de marche qu'il arriva enfin dans la forêt, et que, brisé de fatigue, il put se reposer quelques heures dans les bras de son fidèle serviteur.

Il dut reprendre sa course, se dirigeant vers la mer, mais toujours empêché par les troupes ennemies qui surveillaient le pays. Poursuivi, harcelé, continuellement traqué, il trouva partout des serviteurs courageux, et pas un traître. Une jeune fille, miss Lave, l'aida à arriver jusqu'à Bristol; elle lui fit prendre le déguisement d'un valet et monta en croupe derrière lui; elle se chargeait de répondre avec simplicité et fermeté aux questions qu'on lui adressait; chaque pas offrait des périls, mais le courage de Charles et la sagacité de la jeune fille le sauvèrent. Il arriva pourtant qu'il fut reconnu: dans une auberge près de Bristol, le sommelier le regarda et le pria de descendre avec lui à la cave pour

l'aider dans son travail: là, cet homme, prenant une coupe, la remplit de vin et but à la santé du roi;

« Je sais qui vous êtes, dit-il, en mettant un genou en terre, je vous serai fidèle jusqu'à la mort! »

Touché de cette action, Charles lui avoua son secret en lui serrant la main.

Dans une autre auberge, la maîtresse du logis le chargea de tourner la broche; mais comme il mettait dans cette besogne plus de bonne volonté que d'adresse, elle lui tira la broche des mains, en l'appelant fainéant et propre-à-rien et le renvoya à l'écurie. Le prince riait, car sa gaieté naturelle ne l'avait pas abandonné.

Ils arrivèrent ainsi, le valet et la dame, jusqu'à Bristol, et après bien des démarches, bien des déceptions, le prince trouva enfin un navire qui se chargeait de le transporter en France. Il n'avait pas révélé son nom au capitaine, et il dinait au bas bout de la table; mais le capitaine aussi le reconnut et lui garda la plus absolue fidélité. Il se hâta à dire à lord Rochester: « Vous avez un valet de bonne maison, milord! » Le roi arriva à Fécamp et se dirigea sur Paris, où il retrouva sa mère, qui fut comblée de joie en le revoyant.

Devenu roi, il n'oublia aucun de ceux qui l'avaient servi; le colonel Careless fut comblé d'honneurs et plaça dans ses armes un chêne de sinople, supportant trois couronnes, en mémoire de l'arbre de Boscobel.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LA FEMME FRANÇAISE

Dans les temps modernes.

PAR CLARISSE BADER

Il y a trente ans et plus, M. Legouvé a publié sous le titre: *Histoire morale des femmes* (1), un travail élégant et brillant, qui, surtout, étudiait la situation des femmes au point de vue que les lois leur ont faite, et ce, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, et concluait à demander pour elles plus de liberté et plus d'instruction. Mademoiselle Clarisse Bader ne s'occupe que de la France, et elle étudie le rôle

de la femme française depuis les temps modernes et son influence sur la société; elle apprécie leur intelligence, leur savoir, leur piété et leur charité, qui donnèrent naissance à tant d'œuvres littéraires, à tant de fondations admirables qui subsistent encore. Elle suit avec un talent ingénieux ce double rayon de l'esprit et du cœur que la femme française a su répandre autour d'elle. Elle la prend sous le règne des spirituels Valois, elle parle, en connaissance de cause, de ces femmes lettrées, savantes, qui ont exercé leur influence sur la littérature, et, la plupart, joué un rôle dans la politique. Elle peint, d'un trait rapide, les trois Marguerite de Valois, Louise Labbé, mademoiselle de Gournay et mademoiselle de Scudéry, les héroïnes de la Ligue et de la Fronde, ces femmes si intelligentes, si

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1849, page 100.

ambitieuses et si dangereuses; elle arrive ainsi à madame de Sévigné et à madame de Maintenon. Là, en effet, se termine la série des femmes françaises qui ont réuni les talents et la foi religieuse; le XVIII^e siècle ne nous offre en elles que le pâle reflet des théories philosophiques, les femmes sont disciples ou de Voltaire ou de Jean-Jacques Rousseau; madame Roland termine, pour ainsi dire ce siècle malheureux, et elle nous fait voir ce que peuvent produire, dans une nature primitivement généreuse, les doctrines de l'impiété.

Tout ce chapitre est plein de considérations judicieuses sur l'éducation des femmes, et les traits de mœurs, puisés aux meilleures sources, donnent de la vivacité et de la couleur à ce récit.

Le second chapitre est consacré à la femme, considérée dans ses devoirs domestiques et sa vie morale, et là, à côté des tableaux admirables, où la fidélité de l'épouse, la tendresse de la mère, la charité de la femme pieuse éclatent dans tout leur lustre, se montrent aussi les faiblesses et même les vices qui ont blessé au cœur la vieille société française : légèreté, dépenses folles, coquetterie, l'auteur signale tous ces excès, que nous ne connaissons que trop par la société contemporaine, mais peut-être n'est-elle pas tout à fait juste en étendant à la France entière ce qui s'appliquait surtout à Paris et à la cour. Les provinces qui, en ce temps-là, n'étaient pas à quelques heures de la capitale, ont longtemps conservé les traditions de foi, de simplicité, d'honneur qui, autant que les armes et les lettres, avaient faite grande la société française. Ce chapitre est des plus intéressants; il concentre un choix exquis de lectures et de traits de caractères cherchés dans les mémoires, les correspondances qu'on lit rarement, car on n'a plus le temps de lire aujourd'hui.

Le troisième chapitre, retournant en arrière, traite encore de l'influence des femmes sur les lettres et les arts, et, sans aucune redite, l'auteur trouve moyen de nous captiver de nouveau. Je m'étonne pourtant que mademoiselle Bader, si instruite, croie encore à la culpabilité de Marie Stuart. La science historique, en Angleterre comme en France, a démontré que John Knox, Buchanan et Cecil Burleigh ont, à force d'artifice et de calomnies, conduit à l'échafaud l'infortunée reine d'Écosse. Et n'admire-t-elle pas trop Charlotte de Laval, la femme de Coligny, qui a excité son mari à la guerre civile? L'histoire nous dit combien cette guerre fut funeste et combien sont peu dignes d'éloges ceux qui en furent les promoteurs. Les pages de ce livre sur Marie-Antoinette sont tout à fait dignes d'attention.

L'auteur arrive enfin aux temps modernes; elle examine avec esprit la question de l'émancipation des femmes, et avec cœur, avec douleur, la question plus difficile de leur travail;

elle ne la résout pas, car elle est insoluble : les inventions de l'industrie moderne ont ruiné à toujours les métiers qui faisaient vivre les femmes, et maintenant il faut qu'elles désertent le foyer, le berceau de leurs enfants pour gagner du pain, qu'elles soient ouvrières, ou caissières, ou professeurs. Le mariage lui-même est devenu une affaire, rien qu'une affaire; l'éducation athée qu'on veut infliger aux jeunes filles ne leur donnera ni richesses, ni bonheur, ni affections : elle leur enlèvera seulement le seul baume qui guérisse les plaies du cœur. Tout est affligeant dans le monde tel qu'on l'a constitué, et mademoiselle Bader conclut avec beaucoup de justesse et de vérité : « Une seule ressource peut » sauver un pays en décadence, c'est la famille » avec ses traditions domestiques, patriotiques, » religieuses. » Elle existe encore en France, elle peut propager ses vertus et ses exemples : elle doit garder les principes éternels sur lesquels toute société repose : Dieu, l'indissolubilité du mariage, l'autorité paternelle... les femmes peuvent beaucoup, dans leur humble sphère, pour le bien général, et mademoiselle Bader a excellemment travaillé à cette œuvre importante (1).

M. B.



LUCIENNE

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈSE

Nous avons loué et du fond du cœur, les précédents ouvrages de mademoiselle Lachèse. Celui-ci est peut-être supérieur aux premiers par l'intérêt, la sensibilité, et aussi par l'élégante simplicité du style.

Lucienne se trouve dans la position la plus compliquée et la plus délicate : elle est mariée selon son cœur, à un jeune homme aimable et riche; elle-même avait l'espérance d'une grande fortune, mais peu de temps après son mariage, avant que la dot soit versée, ses parents sont absolument ruinés par un escroc, qui s'enfuit en emportant toute leur richesse. Aussitôt Lucienne est maltraitée par la famille de son mari, lui-même se refroidit pour elle; elle souffre de ces injustices, elle souffre de la misère de ses parents, et très isolée dans le monde, elle cherche sa consolation dans les bonnes œuvres. Par un de ces hasards dont les romans sont assez prodigieux, elle retrouve, dans un grenier, sans ressources, réduit au dernier degré de l'abjection et de la misère, l'homme qui a ruiné et volé ses parents : elle triomphe d'une juste colère, elle le secourt, elle le fait revenir à Dieu. Elle a été aidée, dans sa charitable entreprise, par

(1) Librairie Didier, 35, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix : 5 fr.; franco, 5 fr. 50 c.

une vieille et noble demoiselle, dont l'auteur fait un portrait charmant, et dont l'intervention apaise tous les chagrins de la pauvre Lucienne. Nous ne vous dirons pas comment : tout roman a son mystère qu'il ne faut pas révéler avant le temps.

Lucienne abonde en jolis tableaux, en sentiments généreux, exprimés avec beaucoup d'âme et de chaleur. Reprochons seulement à cet aimable livre une action un peu éparpillée; il eût gagné à être plus concentré, et le lecteur aurait aimé à retrouver les mêmes personnages, le père et la mère de Lucienne, par exemple, sa belle-mère, et à ne pas devoir porter son attention sur d'autres figures, trop souvent renouvelées. Cette critique à part, le livre est bon (1).

M. B.

(1) Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. Prix : franco 3 fr.

PORTRAITS & SILHOUETTES

PAR MARIE PIERRE

Voici un excellent livre, que composent sept ou huit notices sur des personnages célèbres, nos contemporains pour la plupart : ces notices, puisées aux meilleures sources, sont rédigées dans un aimable et bon esprit et revêtues d'un style correct et facile. Madame de Staël, Lamartine, M. Cochin, Hippolyte Flandrin donnent une idée très juste du caractère et des talents de l'auteur de *Corinne*, du poète qui, semblable à Jean-Baptiste Rousseau, fut la moitié de sa vie digne d'envie, l'autre moitié, digne de pitié; et du peintre de génie qui illustra les murs de Saint-Germain des Prés et Saint-Vincent de Paul. Nous croyons que ce volume, écrit par une plume féminine, plaira à nos lectrices (1). M. B.

(1) Librairie Saint-Michel, rue de Rennes, 85. Prix : franco, 2 fr.

RIVALITÉ

(SUITE)

IX

VEUVE



IX mois s'étaient déjà écoulés; la mémoire d'Adrien s'effaçait dans la pensée de ceux qui l'avaient connu; seul, un cœur fidèle ne pouvait ni l'oublier ni se consoler. Le terrible moment où la religieuse avait prononcé les prières pour les défunts existait pour Alix à l'état fixe : elle ne voyait rien au delà. Adrien était mort, elle vivait, elle vivrait longtemps peut-être, et toujours seule, toujours sans lui. Ses parents l'entouraient des soins les plus tendres, ils étaient venus demeurer avec elle, ils veillaient sur Adrienne, ils tâchaient d'amuser et d'égayer un peu cette petite enfant, que sa mère ensevelissait, en quelque sorte, sous ses voiles de deuil; madame Dhainault remontait le cours des années, elle se reprenait aux soins du berceau, aux premiers balbutiements de l'intelligence, elle élevait Adrienne comme elle avait élevé Alix, et elle remplaçait avec amour sa pauvre fille dans les sollicitudes maternelles. Mais la situation d'esprit de madame Rhode la pénétrait d'une grande inquiétude. Il semblait que le monde

eût fini avec Adrien : rien ne l'intéressait plus; le plus ne m'est rien, rien ne m'est plus, de Valentine de Milan, s'accomplissait pour la pauvre Alix; elle restait ensevelie avec une ombre, sans but dans la vie; les préoccupations et les devoirs qui soutenaient Charlotte n'existaient pas pour elle : aucun souci d'argent, aucune difficulté pour l'avenir ne pesait sur elle, et, libre de soins, elle pouvait s'abandonner à son chagrin, le savourer, s'en nourrir et noyer sa pensée dans ses larmes. La prière venait un peu à son aide; elle aimait à prier et à se rapprocher en Dieu, de l'âme qu'elle n'avait pas cessé de chérir. Elle priait, faisait prier, donnait aux pauvres par les mains des sœurs de charité, mais ne sortait de sa maison que pour aller à l'église et au cimetière : elle vivait recluse, confinée dans les plus douloureuses réminiscences.

Autour d'elle, tout était demeuré dans l'état où la maison se trouvait au décès d'Adrien : la chambre à coucher restait la même, le lit n'avait pas été foulé, et les vêtements sanglants couvraient encore la chaise longue où on les avait jetés, le livre qu'il avait lu la veille de sa mort était encore sur la cheminée, auprès d'un flambeau, et d'un verre antique où il buvait le soir;

elle venait souvent s'enfermer dans cette chambre isolée, elle s'y repaissait de funèbres images, et ce n'était qu'à grand-peine que madame Dhainault pouvait l'en arracher.

Un jour, c'était au sixième anniversaire mensuel de la mort d'Adrien, Alix s'était enfermée dès le matin dans cet appartement, et assise, comme autrefois, au chevet du lit, elle pleurait amèrement. Une circonstance vulgaire vint la troubler : Adrienne, envoyée par sa grand-mère, entra et l'avertit qu'on l'attendait pour déjeuner. Mais à la vue de cette chambre sombre, où le jour n'arrivait qu'à travers des persiennes fermées et des rideaux baissés, à la vue de ce lit dont les courtines pendaient à terre et près duquel brûlait un cierge, à la vue de sa mère agenouillée toute en pleurs, l'enfant eut un sentiment d'effroi, elle s'enfuit en courant et fut se jeter dans le giron de madame Dhainault :

« J'ai peur, grand-mère ! il fait noir dans cette vilaine chambre où maman va toujours et où elle pleure. N'y allez pas, grand-mère ! »

Madame Dhainault vint chercher sa fille ; Alix la suivit docilement. Après le déjeuner, M. Dhainault alla fumer un cigare, et Adrienne jouait près de lui sous la véranda ; Alix se rapprocha de sa mère et reprit l'attitude pensive qui avait remplacé sa joyeuse animation d'autrefois.

« Mon enfant chérie, lui dit sa mère, sais-tu que notre petite fille s'est fort épouvantée à l'aspect de la chambre où tu te renfermes si volontiers, trop volontiers ? Elle a eu peur, et cela peut avoir une fâcheuse influence sur son esprit.

— Nous ne la mènerons plus dans cette chambre, maman.

— Crois-tu que cela suffise ? Si cette chambre reste fermée, excepté pour toi seule, ce sera comme un lieu *hanté*, et Dieu sait les sots contes que nos gens feront à ce sujet. Je ne voudrais pas qu'Adrienne subit ces impressions.

— Que faire ?

— Mon enfant, ne pas t'obstiner à nourrir ta peine par la vue de ces tristes objets ; il me semble qu'il serait sage de faire arranger cette chambre, de mettre en ordre tout ce qui a appartenu à Adrien... Tu ne l'oublieras jamais, tu prieras autant pour lui, mais l'enfant ne sera plus effrayée au souvenir de son père, et toi-même, tu lui paraîtras plus aimable, plus digne de respect en te conformant aux usages ordinaires.

— Maman, que cela me coûte ! il me semble que quelque chose d'Adrien va disparaître encore !

— Quoi ! la cendre, l'ombre, une vague image ! voilà ce qui disparaîtra : mais l'âme et le souvenir demeurent.

— Maman, vous pensez que ce serait mieux !

— Certainement, chère fille.

— Je me soumetts alors, je ne veux pas m'obstiner. »

Elle obéit en effet, et la bonté de son caractère se retrouva dans son obéissance : les ouvriers arrivèrent, la chambre à coucher fut transformée en une espèce d'oratoire et de cabinet de travail. Alix y plaça un prie-Dieu et un crucifix, un petit bureau à écrire et une bibliothèque, le portrait d'Adrien dans un cadre d'ébène, celui de son père et de sa mère ; elle orna cette pièce avec un goût sévère, et elle se dit qu'un jour sa fille l'occuperait sans effroi, en n'y trouvant que le paisible souvenir de ceux qui l'avaient aimée.

Elle ne voulut pas abandonner à des mains étrangères le cabinet de son mari, ce lieu où il avait écrit, pensé, vécu ; elle confia à sa femme-de-chambre un premier nettoyage, et elle-même, dressée sur le marche-pied, secoua les livres de la bibliothèque et les remit en bon ordre.

Ce fut la besogne de plusieurs jours ; après, elle examina les casiers qui regorgeaient de notes et de papiers ; avec le plus scrupuleux respect elle les classa et les mit en ordre, elle allait lentement, elle lisait ces pages d'une écriture chérie, et quel qu'aride que fût le sujet traité, elle y prenait plaisir : les généalogies lorraines, les mémoires sur les finances passèrent tour à tour sous ses yeux ; elle trouva un travail complet sur la bataille de Nancy avec des dessins qui représentaient l'ancien étang Saint-Jean, la croix élevée à l'endroit où tomba le duc de Bourgogne et un paysage plus moderne, représentant ces lieux tels qu'ils sont aujourd'hui. Ce paysage était soigné, et sous une petite maison, enveloppée de feuillages, la main d'Adrien Rhode avait écrit : *Charlotte*.

Ceci étonna la veuve. Elle continua ses arrangements, elle mit en ordre le médailler et les gravures, et en vint enfin au grand bureau, dont Adrien se servait toujours. Les tiroirs étaient remplis eux aussi, les uns regorgeaient de notes, reliques d'un travail persévérant ; dans d'autres se trouvaient les correspondances, puis, les papiers d'affaires, baux et contrats, elle toucha avec larmes son contrat de mariage, signé avec tant de joie, elle le relut et se dit :

« On n'y parle que de mort... que ne l'ai-je précédé, ô mon Dieu ! »

Dans le compartiment du milieu, elle trouva un gros volume relié et garni d'une serrure, mais cette serrure n'était pas fermée. Elle ouvrit : le volume était rempli aux trois quarts de l'écriture d'Adrien, chaque page ou paragraphe était accompagné d'une date : les plus anciennes remontaient à quinze ans ; c'était, elle n'en pouvait douter, son journal intime. Alix s'arrêta fort troublée, sa main tremblait en tournant les pages : là étaient donc les secrets de ce cœur si bien scellé, là elle trouverait ces confidences toujours refusées ; là les voiles étaient levés ; là elle apprendrait tout ce que son affection aurait voulu connaître. Mais elle s'arrêta : ne devait-elle pas respecter le sceau que la

mort avait posé sur ces pages et triompher de ce besoin qu'elle éprouvait de connaître, dans le fond de son âme, celui qu'elle avait aimé? que découvrirait-elle d'ailleurs? y aurait-il là quel-que accent consolant pour sa douleur, un mot d'affection éternelle dont elle pourrait se nourrir et se rassasier? Qui sait? qui sait jamais ce que renferme le cœur de l'homme? Elle hésitait, combattue entre le désir de connaître et les instincts délicats de son âme, elle feuilletait sans lire, voyant par intervalle, un mot, un nom; passant vite avec une agitation nerveuse, cachant de sa main, comme une enfant qu'elle était encore, un nom de femme qui revenait souvent, lorsqu'enfin elle arriva à une de ces dernières feuilles écrites, et elle y vit son nom. Elle lut alors : *Si ma petite Alix lit un jour ceci, elle saura ce que je n'ai pas pu ni voulu lui dire, et elle me pardonnera.*

Elle pouvait donc lire et connaître, il l'autorisait lui-même. Cette circonstance l'émut profondément, et bien des larmes coulèrent de ses yeux, avant qu'elle pût commencer une lecture, qui devait marquer dans son existence et fixer en quelque sorte un but à sa vie. Elle lut.

X

LE JOURNAL D'ADRIEN

Nancy, 31 août 184...

« Enfin, voici le dernier examen de droit fini et bien fini : une rouge et deux blanches. C'est un résultat supportable, et mon père qui tenait *mordicus* à ce que je fusse avocat, est enfin satisfait ; je suis avocat, mais jamais je n'irai à l'audience ni ne donnerai de consultations, mes goûts sont ailleurs... je crains de l'opposition, mais je me sens de force à y résister : c'est le combat pour la vie... »

Septembre, 184...

« C'est en effet, un combat, car me voilà en opposition ouverte avec mon père : il veut, *volens nolens*, que je plaide pour la veuve et pour l'orphelin, sans oublier le mur mitoyen ; il me cite les célébrités du barreau, Gerbier, Dupin, Chaix-d'Estance, Berryer et bien d'autres ; il débite des passages de leurs discours, qu'il a appris par cœur ; je ne sais comment, il remonte jusqu'à Cicéron : Catilina, Verrès fournissent à son éloquence, mais il ne me convainc pas. Je n'ai ni le goût de la procédure, des affaires, ni celui des succès oratoires ; je me rends justice d'ailleurs, et je n'y arriverais pas. Je crois qu'il faut se faire beaucoup d'illusions sur les hommes pour être un bon avocat, et je suis si peu optimiste ! l'éloquence vient du cœur, dit-on, et je ne me sens pas de cœur pour le gibier de cour d'assises, ni de finesse d'esprit pour les subtilités de la chicane. »

Octobre 184...

« Nos discussions continuent, et, à mon vif regret, un peu d'amertume s'y mêle : il est difficile de discuter longtemps sans disputer, et sans que, dans la vivacité des répliques, la courtoisie n'ait à souffrir. Mon père est véhément, je suis obstiné, et ce n'est pas la première fois que nos caractères se heurtent : mes souvenirs d'enfance sont pénibles... que de malentendus, que d'indiscipline causée par une direction trop sévère, que de rudes punitions provoquant une révolte ouverte ou cachée ! je me déplaçais en pension, j'y suis resté huit ans, sous le même joug, mêmes maîtres, mêmes compagnons... parmi eux, un seul me devint cher, l'amitié a acquis une grande influence sur mon âme ; mais quoique son affection me fût précieuse, je ne cessai de supplier mon père de m'éloigner de cette pension, de cette prison où tout me déplaisait, maîtres, leçons, systèmes, jeux ; j'éprouvais pour les lieux et les gens une antipathie invincible... je le priais de m'envoyer en Suisse... rien n'y fit, et jusqu'à ma philosophie incluse, je ne quittai pas cette maison que j'abhorrais. La goutte de fiel est demeurée au fond du vase, et aujourd'hui, au milieu de ces différends continuels, elle monte, elle déborde ! j'ai dû, jadis, me soumettre ; aujourd'hui, que mon avenir est en question, je ne plierai pas. Ma pauvre mère me supplie, elle ne me voit pas sans me dire, avec supplication :

« — Adrien, cède à ton père ! fais-toi inscrire » au tableau !

« — Je ne puis pas, ma mère ; c'est une question d'avenir, et je ne le sacrifierai pas.

« — Pour la paix, mon ami !

« — Maman, vous avez fait de grands sacrifices à la paix, qu'avez-vous gagné ?

« — Ne pensez pas à cela, mon fils ; je suis satisfaite de mon lot ; tâchez de vous contenter du vôtre ! »

« Ma pauvre mère ! si elle savait combien je me souviens de ses larmes que faisaient couler les impérieuses volontés de mon père ! »

Novembre 184...

« Mon père en est venu à une explication définitive et il m'a enfin adressé une question devant laquelle jusqu'ici, il avait reculé.

« — Tu ne veux pas être avocat : que veux-tu faire ?

« — Pour le moment, rien ; je veux étudier, travailler.

« — A quoi ?

« — Aux questions historiques, c'est la seule science qui m'intéresse.

« — Ah ! très bien : les études historiques couvriront une oisiveté parfaite.

« — Je ne le pense pas, mon père.

« — Du reste, au collège, c'était la même

« chose. Je désirais que tu devinsses fort en mathématiques et en sciences, tu n'as jamais su l'algèbre, tu ne saurais pas exposer un élément de physique ni de chimie.

« — Non, j'ai étudié ce qui me plaisait, et je crois y avoir réussi.

« — Alors tu veux être professeur d'histoire ? — Certes, non ; j'aurai assez de fortune pour faire de l'art pour l'art :

« — Ah ! tu comptes là-dessus ! très bien ! Pas un centime de mon vivant ; tu auras pour tes menus plaisirs, la rente qui te vient de ton oncle Alexis.

« — Très bien ! » répondis-je, quoique je ne visse pas bien clairement comment je pourrais me suffire avec si peu d'argent ; alors ma mère est intervenue.

« — Notre fils ne quittera pas notre maison ! » dit-elle avec une inquiétude extrême, et des larmes voilèrent ses yeux bruns.

« Mon père, qui, au fond de l'âme, cache de la bonté, se détendit tout à coup à la vue de l'angoisse de sa compagne, et il répondit avec une certaine douceur :

« — Non, ma femme, si Adrien veut rester avec nous, il le peut.

« — Merci, mon père. » Et j'ajoutai : « Pardonnez-moi d'avoir défendu ma liberté. »

« Il haussa les épaules, je lui tendis la main, il y mit un doigt et s'en alla ; ma mère vint m'embrasser, me serra dans ses bras, en disant tout bas :

« — Mon enfant, que j'ai eu peur ! Avoue-le : ton père a été bien bon ! »

« Je ne voulus pas la contrarier ; c'est un crime de contrarier cet être doux, dévoué, aimant, qu'on trouve toujours, qu'on ne lasse jamais : sa mère enfin ! »

Décembre 184...

« J'ai arrangé ma vie, je la dédie toute au travail. Les Guise me trottent dans l'esprit, et de tous côtés je cherche des documents sur cette famille puissante, étrange, passionnée, qui écliprait tout et qui s'éclipsa elle-même dans la race plus paisible des Habsbourg. Je ne quitte pas les archives ; celles de la ville sont mal en ordre, tout est confondu... tour de Babel, où les procès, les comptes, les chartes, les cartulaires, les pouillés sont enchevêtrés... j'aurais plaisir à débrouiller ce chaos, j'y pêche mes renseignements... j'irai à Paris pour y visiter les dépôts de l'État. Ces recherches, ces études, ces trouvailles donnent à mon esprit un aliment, une activité qui sont, à mes yeux, l'idéal de l'existence. La pensée est certainement le plus grand instrument de bonheur qu'on puisse avoir ici-bas... »

Janvier 184...

« Mon père et ma mère ne manquent ni un dîner ni une fête ; je m'excuse et m'exempte tant

que je puis ; je vis en compagnie de mes grands Lorrains, les René, les Antoine, les Claude, les François, et mes belles princesses, Antoinette de Bourbon, Marie de Guise, Marie Stuart, passent dans mes rêves. Cette charmante reine d'Ecosse ! Voilà que les catholiques veulent la réhabiliter ! Elle est belle pourtant dans ses vengeances, lorsqu'elle punit son indigne mari avec une audace digne de son sang. Je l'aime mieux lionne que tourterelle, et si dans son beau visage la douceur respire, il s'y trouve aussi une fierté qui ne devait pas tolérer les affronts ni oublier Rizzio tué sous ses yeux. Les problèmes de l'histoire ! quel intérêt ils soulèvent, et que la procédure, les sciences physiques, mathématiques paraissent vulgaires à côté de ces mystérieux abîmes. Moyens de gagner de l'argent ; ni le but ni les moyens ne sont élevés ! »

Mars 184...

« Parmi les nombreux amis de mes parents, je ne vois guère que les Dhainault : leur simplicité m'attire, je me sens à l'aise avec eux, et j'aime beaucoup leur petite fille Alix. Elle a une grande amitié pour moi, elle ne me quitte pas des yeux lorsque je fais visite à sa mère... Si ma petite brochure sur la bataille de Nancy me vaut un peu d'argent, je lui achèterai une bibliothèque de livres enfantins, le meuble compris. Elle est comblée de poupées et de ménages, mais le bagage intellectuel fait défaut dans ses petits domaines : elle a un gentil esprit et un cœur auquel il faut donner un peu d'aliment... »

Avril 184...

« Voilà le printemps, la fin du carême, Pâques fleuries, et enfin la solennelle fête de Pâques ; les cloches reviennent, les poulets et le filet de bœuf reparaissent sur la table, et ma pauvre maman recommence ses pieuses instances.

« — Tu feras tes Pâques, cette année, dis !

« — Mais, maman, si je les faisais uniquement pour vous faire plaisir, m'approuveriez-vous ? dans vos idées, il faut croire pour s'approcher des mystères.

« — Sans doute, mais tu n'as donc plus la foi !

« — Chère maman, se commande-t-elle ? je ne l'ai pas... je ne la désire pas... »

« Elle soupira :

« — Que tu es à plaindre ! » me dit-elle.

« Je ne dis pas le contraire. La foi doit être une source pure de consolations dans les peines de la vie, un fanal dans les doutes, j'en vois platoniquement les avantages, sans la désirer, sans en éprouver le vide. Je ne suis pas d'une nature croyante, mon père est indifférent par caractère, je suis incrédule par déduction. Mon premier ami, Henri, m'a poussé dans cette voie, il m'a prêté les livres allemands, français, anglais même — car ils s'en mêlent aussi — sur lesquels j'ai basé, non des doutes, mais des certitudes : la

science me montre le creux, le néant des credo superbes, devant lesquels ont fléchi les genoux des générations, devant lesquels les génies de l'humanité ont courbé leurs fronts. La science est ferme, solide, elle ne donne pas de frivoles espérances ni de stériles enthousiasmes, elle n'égare pas l'esprit dans des régions mensongères où jamais il n'arrivera : elle est nette, sincère et sévère comme la vie elle-même. Elle est mon guide et ma clarté, et je ne saurais dire avec Musset :

Malgré moi, l'infini me tourmente...

Non, je suis en repos. »

Mai 184...

« Mon travail sur la *Bataille* est fini, et je l'ai vendu à un imprimeur, à un prix des plus modérés, mais qui me satisfait. J'ai montré cette poignée d'argent à mon père : il a haussé les épaules. Ma petite amie aura sa bibliothèque, je la lui ai annoncée, et elle m'a dit de son air tendre :

« — Il me faut votre livre aussi, mon ami » Adrien.

« — Un récit de batailles ! où il n'est question que d'hommes massacrés.

« — Oui, tout de même. »

Juillet 184...

« Mon père s'ennuie à la ville, dans notre maison si jolie, si parée ; il veut les champs, un jardin, et nous allons nous établir dans notre immeuble de l'Étang-Saint-Jean. Il faut se conformer : je déménage livres et papiers. »

Juillet 184...

« Nous sommes emménagés, installés, ma mère a fait des prodiges d'activité et d'organisation. La maison est belle, le jardin ombré, j'ai une chambre très vaste et joliment meublée de vieille perse, un cabinet spacieux qui ouvre sur la campagne et d'où je vois la croix, seul monument de la bataille où périt le dernier duc de Bourgogne (que ce nom a été funeste à ceux qui l'ont porté depuis les grands-ducs d'Occident : le petit-fils de Louis XIV et Louis XVI !); je me trouve à merveille, et volontiers, passerais ma vie ici. »

Juillet 184...

« J'ai dû céder au désir de mes parents et faire avec eux quelques visites de voisinage, ils sont très sociables. Après la plus ennuyeuse tournée, bourgeois enrichis, capitaines retraités, employés demandant aux faubourgs de la ville un peu d'espace et la vie à bon marché, — nous avons tout vu, — les brillantes villas, les maisons modestes cachées sous des vignes, et même les appartements qui ont vue sur un jardin dont les locataires ne peuvent cueillir ni les fruits ni les fleurs, la dernière visite à faire était celle du médecin, ancien condisciple de mon père. Mai-

son plus que modeste, jardin borné, mais débordant de roses, un lierre au nord, des vignes au midi : on nous fit entrer dans un salon, très mesquin, très pauvre peut-être, mais qui me parut délicieux. Il y régnait une fraîcheur qui surprenait dans ce jour torride. Peu de meubles, mais des fleurs et de la verdure dans tous les coins ; sur une table, des livres, près de la fenêtre, une dame âgée qui travaillait à l'aiguille, et près d'elle une jeune fille qui cousait, la tête penchée sur son ouvrage. Elles se levèrent, la mère s'avança vers la mienne et lui fit le plus cordial accueil : elle était petite, blonde, avec des cheveux gris dans ses bandeaux, une figure fine, et dans une toilette plus que simple, elle gardait une vraie dignité. On nous offrit des sièges, on excusa l'absence du père qui était chez un malade. Mon père, ma mère et madame Gagny parlèrent du passé. Je me tus, mais je regardais, sans me lasser, la fille de la maison, assise en face de moi, et comme moi silencieuse. Quel expressif et doux visage ! quels yeux bruns, magnifiques de couleur, d'éclat, de limpidité ! quelle riche chevelure encadrant un beau front pensif et pur ! tous les traits sont beaux, et sa robe de guingamp lilas allait bien à une taille fine et souple : Je n'oublierai jamais ce visage, car jamais non plus je n'en ai vu qui m'ait paru aussi sympathique. Elle se nomme Charlotte : sa mère l'a nommée devant nous. Elle parle peu, mais d'une voix un peu basse et pénétrante. Je ne pensais pas qu'une figure féminine pût, à la première vue, produire une aussi profonde impression. »

Juillet 184...

« Mon père a renouvelé sa visite au docteur, que nous n'avions pas rencontré. J'ai revu Charlotte ; elle a rougi à notre entrée ; son teint n'est pas coloré, et la moindre émotion s'y laisse lire. Encouragée par son père, elle a parlé un peu : elle aime la lecture et surtout l'histoire. Je la crois très fervente catholique ; elle n'a lu, dirigée par sa mère, que des livres parfaitement orthodoxes... Eh bien, j'aime en elle cette foi, cette simplicité d'âme... tout me plaît en Charlotte... nos âges se conviennent, nous sommes tous deux d'une souche lorraine et bourgeoise, j'ai plus de fortune qu'elle, et c'est là un immense bonheur... mes parents auront la sagesse de ne pas faire d'opposition. »

Août 184...

« Nous les voyons souvent : le père est un homme droit et dévoué, Charlotte lui ressemble d'âme comme de visage : madame Gagny est, je crois, parfaitement bonne, elle aime ardemment son mari et sa fille, mais dans les opinions religieuses elle est tout de flamme et je lui crois une obstination impossible à vaincre. Le moindre mot contre sa foi est vertement relevé, et alors, ma chère maman s'ébranle et apporte sa

parole timide, au secours... de son fils ? non, de son amie !

« C'est très bien... mais j'aimerais mieux que Charlotte eût une mère moins zélée... Est-ce que les femmes doivent se mêler des questions litigieuses en religion et en politique ? »

Septembre 184...

« Nous ne retournons pas à notre maison de ville ; mon père s'est pris d'un vif amour pour les jardins ; on arrange le nôtre sur un plan nouveau, on l'agrandit, on fait des plantations, et, enfin, on nous bâtit une serre. Tout ceci nous fixe à côté de nos voisins : je l'ai dit hier à Charlotte ; elle m'a répondu :

» — Mon père et ma mère en seront heureux.

» — Je le suis aussi ; vous le comprenez, n'est-ce pas, mademoiselle ? »

» Elle leva les yeux sur moi, mais ce ne fut qu'un éclair : ses paupières se baissèrent, ses longs cils jetèrent une ombre sur ses joues, elle dit d'une voix hésitante :

» — Sans doute, monsieur. »

» Elle avait envie d'ajouter quelques mots, mais elle se contint. Ame voilée, âme charmante, quand me révéleras-tu tes secrets ? »

Octobre 184...

« Nous passons ensemble les longs soirs d'automne ; le docteur et mon père jouent au tritrac, les dames travaillent, je lis quelquefois à voix haute ; je lis de mon mieux, mais qu'il est difficile de trouver des livres qui conviennent à mon auditoire ! Les pièces de théâtre sont prosrites, les romans n'ont guère de faveur, excepté chez ma chère maman, qui ne les hait pas ; l'histoire telle que l'écrivent les modernes déplairait à Charlotte et plus encore à sa mère... Nous lisons des mémoires, je glane dans Saint-Simon, j'écrème madame de Staël-de-Launay, je feuillette les mémoires sur la Révolution, mais tout cela est bien sérieux et ne répond pas aux pensées de mes auditeurs. J'ai demandé à Charlotte ce qui lui plairait :

» — Lacordaire, m'a-t-elle dit.

» Va pour Lacordaire. »

Octobre 184...

« Mon père avait fini sa partie : il m'écoutait, je lisais un discours du dominicain sur Pierre-Fourier, il m'interrompit tout à coup, s'écriant :

» — C'est un sermon, ça ! N'as-tu rien de plus agréable à lire à ces dames ?

» — Cela nous plaît, dit madame Gagny ; d'ailleurs, ce n'est pas un sermon, cher voisin, c'est l'Éloge funèbre du P. Fourier, l'apôtre de la Lorraine.

» — Oui, oui, le bon père de Mattaincourt : nous connaissons cela... Mais si je vous propose un livre de mon choix, l'accepteriez-vous ?

» — Sans nul doute, cher voisin.

» — Adrien, reprit mon père, va nous chercher Dickens. Je suis sûr que ces dames feront volontiers sa connaissance. »

» J'allai et je revins ; nous commençâmes *David Copperfield*, qui eut du succès : tous y trouvaient quelque charme : ma mère s'apitoyait sur les souffrances du pauvre petit David ; mon père admirait la femme-enfant si aimablement décrite ; Charlotte et sa mère goûtaient la profonde et communicative sympathie de l'auteur pour les pauvres et les petits. Nous avons lu tard ; j'observais les impressions de Charlotte : elle s'émouvait, des larmes lui venaient aux yeux, mais elle se taisait. C'est une âme close, un jardin fermé. Heureux qui connaîtra le *Sésame, ouvre-toi !* »

Novembre 184...

« Les bons Dhainault se plaignent, je les néglige : rien de plus vrai. Les Guise et Charlotte ont absorbé ma vie, l'un mon esprit, l'autre mon cœur, tous deux mon temps. Alix même m'a fait des reproches, quoique je lui eusse apporté des bonbons de Siraudin. Madame Dhainault m'a dit en souriant :

» — Il y a anguille sous roche ! Vos voisins ont une fille qu'on dit charmante...

» — Mais très pauvre, pas de dot ! dit M. Dhainault.

» — Ce n'est pas la question d'argent qui m'arrêterait, répondis-je.

» Alix écoutait, comprenait à demi, elle me dit enfin :

» — Et où vous allez, il y a aussi une petite fille ?

» — Une grande demoiselle.

» — Il ne faut pas l'aimer plus que moi ! » dit-elle.

» Son cher cœur est aussi expansif que celui de Charlotte est fermé. Mais j'aime ce silence, cette réserve, cette fierté, dont le secret est réservé à un seul.

» Madame Dhainault m'a donné le portrait d'Alix en robe de première communion ; cette grande photographie n'a rien de flatteur pour la pauvre petite. »

Janvier 184...

« Beau jour de l'an : ma mère a eu l'excellente idée d'offrir à Charlotte une boîte à ouvrage des plus simples, mais dans le fond de laquelle elle avait caché un petit bracelet, joliment ciselé. Charlotte n'a pas de bijoux. Elle a paru surprise et un peu émue, elle a embrassé maman. J'ai offert des bonbons à madame Gagny, et mon père a donné à Charlotte un volume magnifique avec des images, des illustrations, des peintures à l'infini. Elle l'a ouvert, en disant :

» — Je croyais que c'était *Fabiola*.

» Elle désire *Fabiola* ; je vais chercher un prétexte pour le lui apporter. »

Mars 184...

« Charlotte ne se doute pas que, tous les matins, au premier son de la cloche lointaine, je la vois passer, s'éloigner du côté de l'église, puis au bout de trois quarts d'heure, je la guette encore; je vois de loin sa silhouette élégante, son chapeau de feutre noir, je la vois glissant d'un pas léger, le front baissé, recueillie dans ses pensées... elle va chez elle, recommencer le cours des occupations domestiques, épargner à sa mère ennuis et fatigues, préparer à son père un accueil empressé, un bon repas. Il n'est pas de fille plus attentive et plus dévouée, c'est sous cet aspect-là qu'elle enchante ma mère... tout me plaît en elle, mais le fond de son âme, quel est-il? m'aime-t-elle? m'aimera-t-elle jamais?

» Elle rougit lorsque j'entre dans le salon, mais qu'est-ce que cela prouve? Je doute parfois qu'elle me voie avec plaisir... Et puis, ces sentiments religieux, cette dévotion extrême ne mettront-ils pas un obstacle à l'union intime et parfaite de nos cœurs? j'ai peur... je vois entre nous un abîme sur lequel ni elle, ni moi, ne consentirons à jeter un pont, car la destinée nous a formés je le crois, du même inflexible acier. Elle donnerait sa vie pour ses croyances, je n'abaisserais pas mon caractère par l'hypocrisie et le mensonge... et nous nous aimons, en dépit de cela. Oui, je le crois, elle m'aime... Si elle m'aime, ne l'amènerai-je pas à quelques concessions sur le point qui nous divise? Point noir, point funeste! Chateaubriand n'a-t-il pas dit: *Il suffit d'un point sur lequel on ne s'accorde pas pour rendre la vie insupportable*? C'est un mot cruel, qui paraît le résultat d'une cruelle expérience... Et pourtant, je ne le crains pas! quand nous serons unis, quand elle sera mienne, nous serons si pleinement heureux que le point de séparation n'existera pas; je le redoute avant, je crains que Charlotte ne soit dure avec elle-même, qu'elle ne foule aux pieds son propre cœur, et qu'au nom de sa foi, exhortée par sa mère, si ardente sous une apparence froide, elle ne me rejette et ne fasse mon malheur et le sien. Voilà l'idée amère qui se présente souvent à moi.... »

Avril 184...

« Je lui parlerai, elle m'aime, j'en suis sûr! Hier, au jardin, elle a vu des violettes sous les feuilles sèches du dernier automne: elle a voulu les cueillir, je l'ai aidée, nos doigts se sont rencontrés, elle s'est levée aussitôt, elle avait pâli: je lui montrai la petite touffe de fleurs et lui dis:

» — Me permettez-vous de la garder tous les jours?

» — Oui, dit-elle, gardez-la en souvenir de mon jour de naissance. J'ai aujourd'hui vingt ans. »

» Oh! que j'espère célébrer souvent ce doux anniversaire, ma Charlotte, ma femme!

» Demain, je parlerai à mon père. »

Avril 184...

« Demain! je comptais sur demain, demain devait être un jour heureux, et voilà qu'un malheur marque d'un sceau noir ce demain attendu! Le père de Charlotte est atteint d'une maladie contractée au chevet d'un enfant moribond, il est très mal, il va mourir... nous ne le quittons pas. Charlotte et sa mère sont navrées de douleur.

» Le péril croît d'heure en heure... il n'a presque plus sa connaissance. On lui a donné ce que les catholiques appellent les derniers secours de l'Eglise, j'ai assisté à cette lugubre cérémonie; Charlotte pleurait et priait au pied du lit, sa mère soutenait son mari avec une force qu'elle puisait sans doute dans ses convictions ardentes. Elle semblait voir le ciel ouvert pour celui qu'elle aimait, et elle s'unissait au prêtre qui appelait les puissances célestes au secours de l'âme prête à partir. Heureux ceux qui croient! je l'ai pensé en ce moment-là. »

Le lendemain.

« Après une longue agonie, douloureuse et cruelle, il est mort, victime de son dévouement, héros obscur tombé sur un champ de bataille ignoré. Comment dire la douleur de Charlotte! elle aimait avec passion ce père dont elle est l'image, et la brutalité de la séparation en redouble encore le déchirement. Elle sanglotait tout à l'heure à côté de sa mère; la mienne lui a dit avec tendresse.

» — Vous n'êtes pas seules, vous avez en vous des amis fidèles.

» — Nous le savons, dit madame Gagny et mon bien-aimé mari vous aimait et vous appréciait bien. Il vous a dû des moments heureux... »

» Si j'avais osé, j'aurais parlé en ce moment... leur douleur, l'ignorance où je suis des intentions de mon père, m'ont arrêté. Mais lorsque nous avons pris congé, j'ai serré la main de Charlotte et je lui ai dit à demi-voix:

» — Non, vous n'êtes pas seule: comptez sur moi à toujours! »

Mai 184...

« La vie de l'homme est peu de chose. Après les funérailles, les discours, les articles des journaux, les lettres de condoléance, le silence se fait, l'oubli arrive et ces deux pauvres femmes demeurent seules avec leur douleur: ma mère ne les quitte presque pas, mais elles ont témoigné le désir que je n'allasse pas les voir trop fréquemment: J'obéis et j'attends. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LES PLANTES ÉTRANGES

(SUITE)

Les Fleurs pauvres.



En est des fleurs comme des hommes : il se rencontre des familles où les uns ont reçu en partage la beauté, la vigueur, la richesse, la renommée, tandis que les autres, humbles et trop souvent dédaignés, semblent les victimes de la nature.

Tels sont dans le monde des plantes le Mouron et le Chiendent, l'Ortie, le Coquelicot, la triste Morelle, la Renouée affublée du sobriquet pittoresque de « Queue de Renard », enfin le Pissenlit et le Bouton d'or des prairies.

Ce sont-là, j'imagine, des plantes assez pauvres qui n'ont pas fait grand bruit dans le monde. On les chasse des parterres, on les arrache des jardins comme des plantes grossières qui ne sauraient être reçues dans le monde, où sont admirées et choyées leurs fortunées parentes.

Comparons ces pauvres déshéritées avec leurs sœurs, privilégiées de la fortune : le Mouron, s'il vous plaît, est très proche parent de l'Éillet qui est bien certainement une des plus belles et des plus renommées de nos fleurs.

Ne jetez pas la pierre à l'Ortie ; elle serait en droit de vous répondre : « J'ai donné mon nom à la famille du Chanvre précieux ainsi qu'au Houblon qui désaltère les peuples du Nord. »

Quant au Chiendent, il est tout simplement le frère cadet du Froment, ce roi des sillons qui nourrit les hommes.

L'humble Renouée est la sœur ignorée du Sarrasin, ce blé précieux des contrées stériles, blé pauvre qui donne largement son grain à de pauvres gens.

Parmi ses nobles parents, le Pissenlit compte les Dahlias superbes, les Reines Marguerites, les Immortelles et les Soleils au disque d'or.

Le Cerfeuil lui-même, tapis modestement dans un coin du jardin, se rattache à la famille aristocratique de l'Anis et de l'Angélique.

Le rustique Bouton d'or qui promène son éclatante coupe dans les champs et les prairies, est tout bonnement un petit cousin de la poétique Anémone, de la blonde Clématite et de l'éblouissante Pivoine.

Le vulgaire Coquelicot est frère du Pavot qui ne saurait le renier. Enfin la Morelle aux fleurs ternes, aux baies noirâtres, à l'aspect misérable a pour sœur une reine ; la Pomme de terre qui règne sur les champs et les jardins.

Fleurs déchuës et méprisées, vous rappelez les parents pauvres qu'on rencontre dans les plus nobles et les plus opulentes familles, et dont la misère apparaît plus triste et plus saisissante encore en face de l'éclatante fortune de leurs fiers alliés.

—

Le Bambou.

Une légende chinoise raconte qu'il prit, un jour, fantaisie au Créateur de descendre sur la terre dans le but paternel d'écouter les réclamations des peuples et d'exaucer leurs prières.

Arrivé dans le Céleste Empire, le maître du ciel s'informa avec bonté du souhait des habitants ; et d'une voix unanime, les Chinois répondirent : « Nous demandons un arbre utile. »

Le Créateur aussitôt frappa le sol de son pied divin et de la terre jaillit un Roseau.

Puis il continua son chemin à travers le monde tout en se retournant cinq ou six fois, comme une personne qui attend des remerciements.

Mais les Chinois, prenant ce Roseau pour une mystification, gardèrent un silence dédaigneux.

Cependant le Roseau se met à pousser à vue d'œil, et il atteint, un beau jour, cent pieds de haut.

L'humble graminée devient un géant plein de grâce et de majesté, et les Chinois, aussi confus qu'émerveillés, l'entourent, l'examinent, le contemplent. Bientôt ils s'aperçoivent que de ses feuilles on peut faire des toits pour les maisons ; de ses tiges robustes des hangars ; de sa précieuse écorce des câbles, des paniers, des chapeaux ; de son bois des vergues pour les voiles, de solides étais pour les édifices, des meubles de tous genres, des instruments aratoires, des vases, des montures de parasol et d'éventail, des balais, des statues, des autels, des idoles et des charrues. Que sais-je encore !

Ils découvrent ensuite que les jeunes pousses de ce Roseau colossal constituent un mets délicieux, que ses bourgeons assaisonnés et confits produisent des conserves exquis.

Enfin nos Chinois, de plus en plus ravis, re-

marquent que cette plante étrange est une papeterie complète, attendu qu'elle fournit à la fois et le pinceau qui trace les caractères et le papier qui les reçoit.

Ce Roseau merveilleux, c'était le Bambou, l'arbre national et presque sacré des Chinois.

Et, en effet, il n'est pas de services qu'il ne rende, de rôles qu'il ne joue, d'usages qu'il ne remplisse, de besoins auxquels il ne réponde.

Le Bambou, c'est l'arbre-Providence de la Chine.

Pour l'habitant du Céleste Empire, cette plante est tout : c'est le toit qui l'abrite et la charpente qui soutient sa maison ; c'est la charrue qui trace le sillon des champs, le panier où s'entasse la récolte ; c'est le chapeau léger qui le protège contre les rayons du soleil ; c'est le vase où il puise l'eau des fontaines et des rivières ; c'est la natte où il s'étend, le lit où il s'endort, le meuble où il enferme ses habits et ses richesses ; c'est une foule d'outils variés et d'objets charmants ; c'est l'autel de son temple, c'est l'idole naïvement sculptée qu'il adore.

Je vous laisse à penser si les Chinois regrettent l'accueil dédaigneux que firent leurs ancêtres à l'arbre divin, et s'ils se promettent d'adresser des excuses au Maître du Ciel — quand il repassera en Chine.



Le Buis.

Le Buis est l'une de nos plantes les plus orinales et les plus sympathiques, il est commun, sans doute, mais il n'est point banal. Dans les jardins il s'allonge en bordures gracieuses et toujours vertes, dessinant de capricieuses arabesques dans les corbeilles, formant des rosaces et des couronnes, ou décrivant les lettres de l'alphabet au milieu des Narcisses et des Giroflées.

On le tond comme un gazon ; on lui donne la forme d'un pain de sucre, d'une boule ou d'un chapeau ; il se dresse en pyramide, se creuse en plat à barbe, et se recourbe en berceau.

Quand tout est terne et gris, il brille par son feuillage éternellement printanier ; quand tout semble mort, il est vivant.

Dans les forêts, le Buis n'est plus une plante docile et naine, c'est un arbuste aux branches capricieuses semées de petites feuilles brillantes et vernissées.

Du bois de cet arbuste on fait des ustensiles de cuisine, des peignes, des toupies, des fifres, des bilboquets...

Le Buis est un arbre très chrétien. Le rameau de Buis est la palme des pays d'Occident. Quand Jésus, huit jours avant la Pâque, entre triomphalement dans Jérusalem, on jette sous ses pas des rameaux de Buis et des branches de Palmier.

Et quand le Galiléen expire, sur la croix, son dernier soupir vient s'éteindre sur les Buis du

Calvaire : au même instant, le feuillage de l'arbrisseau, frémissant d'horreur, devient à la fois sombre et luisant comme s'il était mouillé de larmes, et, depuis ce temps-là, le Buis, ami des lieux incultes et solitaires, incline sur les tombes ses rameaux toujours verts, triple symbole de douleur, d'espérance et d'immortalité.

Mais le Buis est aussi un symbole de triomphe et d'allégresse. Quand viennent Pâques-fleuries, ce sont des avalanches de rameaux dans les églises et dans les villes, autour des autels et devant la porte des sanctuaires. On dirait des forêts ambulantes dont les fidèles emportent des brassées à la maison. A la campagne, les chaumières, les granges, les bergeries, ont une croix de Buis clouée au-dessus des portes ; on verdoie les christs et les alcôves après avoir jeté pieusement dans l'âtre les rameaux de l'an passé, qui pétillent dans la flamme et se changent en rameaux d'or ! En Bretagne, l'aïeule garde dans un coin de son armoire en chêne ces reliques des bois qui préservent de la grêle et de la foudre ; et elle compte les années de sa vie par ces rameaux desséchés de Pâques-fleuries qu'une main hésitante d'enfant mettra au jour de sa mort dans son cercueil. Et la légende ajoute qu'une fois l'an, le jour des Rameaux, la branche flétrie redevient aussi verte que l'herbe des prés.

Je vous ai dit les légendes de la Sauge, de la Passiflore, du Buis. Connaissez-vous celle de l'Aubépine ? La voici en deux lignes : Jadis, l'Épine des bois ne portait aucune fleur. Mais quand les Juifs crucifièrent Jésus, de chaque goutte de sang qui jaillit de la couronne d'épine sortit une fleur parfumée comme la Rose et blanche comme la neige...

Quel charmant recueil ne composerait-on pas avec ces légendes naïves et oubliées qui sont nées au pied de la croix ?

En voici deux qui se présentent au bout de ma plume et que je laisse tomber sur cette page. Cela nous reposera des plantes, il s'agit du Rouge-gorge et de l'Araignée des jardins.

Percé d'un coup de lance, Jésus venait d'expirer sur la croix. Un pauvre Rouge-gorge, témoin de son supplice, entonne aussitôt un chant plaintif et doux, et volant avec tristesse autour de la tête de Jésus, il déchire sa poitrine à l'une des épines de la couronne. Et c'est depuis ce temps-là que la gorge de l'oiseau compatissant porte une tache de pourpre.

Vous connaissez certainement l'Araignée des jardins, qu'en raison de la croix éclatante et nettement dessinée sur son dos on nomme aussi *Araignée à la croix blanche*.

C'est elle qui suspend dans l'air ces rosaces flottantes et merveilleuses qui semblent détachées d'une cathédrale de soie et que berce la brise des jardins. Voici sa légende : Quand Jésus agonisait sur le Calvaire, une araignée voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de

ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'Araignée compatissante se retira au bout d'un fil. Mais comme elle s'éloignait, l'ombre de la croix se détacha tout à coup sur son corps; aussi blanche qu'un lis, et l'Araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.



Les Simples.

Jetons un regard sur les Simples, ces richesses naturelles, ces bonnes plantes qui sortent du sein de la terre, sous un rayon de soleil, pour nous soulager ou pour nous guérir.

Qu'y a-t-il de plus étrange et de plus charmant que ces remèdes tout préparés, tout fleuris, tout parfumés, qui poussent à l'aventure dans les bois, les champs et les prairies, et s'épanouissent à la grâce de Dieu!

Saluons-les très bas, les plantes amies, ces fleurettes agrestes et naïves, vénérées de nos pères. Elles n'ont pas de réclame, et vous ne les trouverez pas à la quatrième page des journaux. Les prairies et les forêts leur suffisent.

On les appelle les *Simples*; leurs vrais noms les voici : Soulagement, guérison, santé.

Comment les nommer toutes? Il y en a d'apéritives et d'astringentes, d'émollientes, de diurétiques, de béchiques qui facilitent la toux, de céphaliques qui calment les maux de tête. Il y en a de carminatives et de fébrifuges, de purgatives et de vomitives, d'antiscorbutiques et de vulnéraires, de stomachiques, de spléniques et de maturatives.

Voici la Sauge aromatique que nous connaissons déjà et dont les vertus toniques fortifient les estomacs délabrés, calment les affections nerveuses; voici les pâles et douces Véroniques aux fleurs bleues, employées contre les irritations de poitrine, la Valériane souveraine contre les maladies nerveuses et les fièvres intermittentes, l'Épine-Vinette aux grappes pendantes et dorées dont le fruit de corail calme les fièvres inflammatoires et combat l'angine.

Voici encore le Lierre terrestre si efficace contre les affections de poitrine, et la Potentille printanière si justement recommandée contre les fièvres intermittentes et l'anémie.

Ici, la Pensée sauvage dont la racine est un précieux émétique et la Coquelourde qu'on emploie avec succès contre les maladies dartreuses.

Là, la Moutarde des champs prodigue ses vertus antiscorbutiques et la Moutarde noire, un sinapisme énergique, combat victorieusement l'apoplexie.

N'oublions pas le Thym, la Lavande dont les noms seuls répandent comme un parfum délicieux; la Menthe odorante, la Mélisse dont l'eau calmante et fameuse est sans rivale, l'Armoise aux propriétés toniques, le Sureau, ce précieux sudorifique.

La Violette donne une tisane adoucissante aux poitrines fatiguées; tout le monde connaît les vertus de la racine de Guimauve et la tisane bienfaisante des Quatre-Fleurs; la Verveine aux jolies fleurs violettes guérit les douleurs, et la Bourrache aux belles fleurs bleues lavées de rose calme les toux opiniâtres des malheureux poitrinaires.

Dans les maladies des yeux on emploie le Plantin aux larges feuilles étalées en rosette et l'infusion bienfaisante du Bluet des champs qui, en échange de ses services, a reçu le nom pittoresque de casse-lunettes. Son compagnon des champs, l'éclatant Coquelicot se distingue par des qualités pectorales, et le peuple appelle « fleurs de santé » les jolies fleurs lilas des Mauves qui ont leur place marquée et comme sacrée dans un coin choisi de tous les jardins.

Enfin je termine cette liste de braves et bonnes plantes par le gracieux et bon Alleluia, l'Alleluia au riant feuillage, à la joyeuse corolle, l'Alleluia, le calme des fiévreux et la vigueur des lymphatiques, l'Alleluia qui, tous les soirs, pour s'endormir, se replie et ferme ses fleurs; qui, tous les matins, agite ses pétales frémissants comme s'il voulait chanter le lever du soleil et le retour à la vie.

C'est ainsi que l'homme se trouve entouré de bonnes et utiles plantes qui semblent lui dire : « Tu n'as qu'à te baisser pour goûter le soulagement que nous t'offrons, pour cueillir la feuille, la fleur, la racine qui répondent à chaque affection douloureuse dont ton malheureux corps est affligé. »

FULBERT DUMONTEIL.



FELIZA



PARMI les plus charmants patios de Séville, un des plus remarquables était certainement celui du numéro 7 de la calle de las Palmas. Les rares passants qui s'attardaient le soir dans cette rue écartée ne manquaient jamais de jeter à travers la grille un coup d'œil d'admiration, justifié par la richesse élégante de ce salon d'été. Les colonnettes soutenant la galerie étaient en marbre blanc, veiné de rose, et se reliaient entre elles par le délicieux arc moresque. Le pavé était fait d'une mosaïque aux couleurs à la fois éclatantes et harmonieuses. Des têtes de chimères, d'une pureté de formes admirable, ornaient le bassin placé au centre, et le jet d'eau qui s'en échappait faisait retomber sa pluie de perles sur une ceinture de camélias panachés qu'on avait fait venir de France, à grands frais. Enfin les meubles précieux, les tableaux de maîtres placés sous les galeries, les lampes dorées suspendues par de longues chaînes entre chaque arcade, tout contribuait à enchanter le regard.

Par un beau jour de mai, ce brillant cadre entourait un riant tableau : deux fillettes, d'une dizaine d'années environ, étaient assises sur des pliants auprès du jet d'eau, et contemplaient attentivement des caméléons qui, suivant l'usage andalou, peuplaient les camélias. Tout à coup, la plus grande tendit à l'un d'eux son éventail; le petit animal s'y cramponna aussitôt, et la fillette le porta avec précaution jusqu'à la corde de la tela qui pendait à quelques pas de là. Le reptile affreux mais débonnaire, s'accrochant à ce nouvel objet, en commença l'ascension avec la lenteur qui le caractérise; puis, arrivé à la voûte, il lança de tous côtés ses yeux mobiles et ne voyant aucun moyen de grimper, redescendit comme il était monté. A cette vue, l'autre fillette se saisit à son tour d'un caméléon, puis le portant à la cordelette, l'y fit monter tandis que l'autre descendait. Les hideuses petites bêtes se rencontrèrent vers le milieu, et le spectacle devint alors vraiment comique; car, ne sachant quel parti prendre, elles se lançaient des regards

effroyables, tout en se livrant à des contorsions que leur laideur et la lenteur de leurs mouvements rendaient infiniment grotesques. Les enfants rirent de tout leur cœur pendant quelques minutes; mais soudain la plus petite reprit son caméléon en disant :

« Pauvre petit! cela le rend malheureux.

— Laisse donc, dit l'autre, c'est si drôle et ils sont si laids!

— Oui, mais ils ne sont pas méchants. »

Et l'enfant reporta délicatement son protégé sur les camélias.

Ce court dialogue contenait le portrait moral des deux fillettes. Leur portrait physique eût été plus long à faire.

Regla, l'aînée et la plus grande, joignait à la pureté du type castillan l'éclat du type andalou. Dans cette ville où la beauté court les rues, on se retournait pour la voir passer; elle faisait sensation aux Délices, et presque scandale à San Lorenzo; on pouvait prévoir que, dans quelques années, un novio (1) sortirait de chaque caillou de Séville. Les Espagnols ne recherchent point l'argent, comme les Français, mais la beauté. Est-ce plus sage? Je laisse au lecteur à décider cette grave et délicate question. Quoi qu'il en soit, Regla, possédant à la fois l'un et l'autre, ne pouvait manquer de prétendants, et tout le monde s'accordait à dire qu'elle ne resterait certainement pas longtemps en robe longue (2). Tout cela eût été fort bien avec une bonne mère, ferme et prudente; mais celle de Regla était morte en la mettant au monde et la pauvre enfant n'avait plus que son père, dont la tendresse imprévoyante développait chaque jour le penchant à l'égoïsme qu'apporte chacun de nous en naissant. Aussi Regla ne possédait-elle pas de plus fervent admirateur de sa beauté qu'elle-même, et déjà elle envoyait plus de sourires à son miroir qu'à sa poupée.

Bien différente était Feliza, sa cousine. Plus petite, plus pâle, plus maigre, avec des traits irréguliers et une allure enfantine, elle avait seulement ce que possède toujours l'Andalouse la plus disgraciée : des yeux magnifiques et une superbe chevelure. Tout à fait orpheline et sans fortune, son oncle, le père de Regla, l'avait re-

(1) Prétendant.

(2) En Espagne, on met la robe longue aux jeunes filles le jour où on les juge bonnes à marier.

cueillie volontiers, donnant ainsi une compagnie à sa fille; il avait pris en même temps chez lui la brave Manuela, nourrice de Feliza, grondeuse et dévouée comme un chien fidèle, qui s'occupait des deux enfants avec un soin égal, mais avec une affection bien différente, son cœur appartenant tout entier à celle qu'elle avait nourrie de son lait, et qu'elle seule trouvait : *mas hermosa como la reina de España* (plus belle que la reine d'Espagne), ce qui, d'ailleurs, n'était pas beaucoup dire à cette époque.

Pendant que les fillettes jouaient dans le patio, le père de Regla, retiré dans son bureau, dépoillait son courrier... Il parcourut rapidement quelques billets; puis, décachetant une lettre, fermée par un large cachet armorié, il la lut avec une profonde attention. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Hernandez,

« La Providence ne se lasse point de m'éprouver; mais dans l'embaras où me plonge le nouveau coup qui me frappe, je me décide à réclamer de votre dévouement le service le plus signalé. Ce n'était pas assez que mon infortuné Julio fût affligé de cécité depuis un an, il fallait encore que mon plus jeune fils se trouvât atteint à son tour. Il lui est survenu cet hiver un mal à la jambe qui a tellement empiré en peu de temps qu'on me déclare l'amputation nécessaire. Plusieurs personnes me conseillent d'aller consulter en France. Je l'aurais déjà fait si je n'avais craint d'y emmener Julio dont la santé, ébranlée par son accident, ne pourrait supporter un climat plus rude. Pour Carlos, au contraire, la chaleur est à redouter, et l'on me presse de partir avant juin. Que faire de Julio? le confier à mon frère? il sera malheureux au milieu de ses quatre turbulents cousins dont il ne pourra plus partager les jeux, et ma belle-sœur est trop mondaine pour s'occuper beaucoup de lui. J'ai pensé qu'il se trouverait mieux, à la fois de l'excellent climat de Séville et de la société de votre charmante Regla et de sa cousine. Leurs jeux plus tranquilles, leurs causeries plus douces seront plus en harmonie avec sa situation; enfin je compte sur les bons soins de l'intelligente Manuela, dont vous m'avez fait si souvent l'éloge. Voulez-vous, mon cher Hernandez, me garder Julio chez vous pendant mon séjour en France? ce sera, je pense, l'affaire de quelques mois, un an au plus, cela dépendra de la santé de Carlos. La sécurité que me donnerait cet arrangement diminuerait pour moi les angoisses de la séparation.

« Si votre réponse est favorable, comme je l'espère, je vous enverrai immédiatement Julio avec Cadenas, que je vous prie de conserver. C'est le plus fidèle de mes domestiques, et il est très attaché à mon fils qui ne saurait s'en passer.

« En attendant votre réponse, mon cher Hernandez, je vous serre cordialement la main, et

je vous rappelle que je serai toujours heureux de vous obliger quand l'occasion s'en présentera.

» F. DE LOS RIOS. »

« P. S. — Je ne vous parle pas des frais que vous occasionnera Julio; vous fixerez à mon intendant les sommes que vous désirerez, et je lui donnerai ordre, avant de partir, de vous les remettre immédiatement. »

Don Hernandez relut plusieurs fois cette lettre et réfléchit profondément. Enfin, sa résolution prise, il se dirigea vers le patio où retentissaient les éclats de rire des deux fillettes. Leur gaieté ne fut point troublée par son arrivée. Regla courut à lui pour lui faire admirer une couronne de camélias dont elle avait orné ses cheveux noirs, caprice assez coûteux, qui n'empêcha pas Don Hernandez de lui adresser un sourire d'orgueilleuse tendresse qui décelait sa paternité, plus sûrement encore que la ressemblance frappante existant entre sa figure pâle et grave et le visage brillant de fraîcheur de Regla. Feliza aussi s'était avancée joyeusement : son oncle était bon pour elle, quoiqu'il n'admirât guère que sa fille.

« Mes enfants, dit-il, je vous annonce une grande nouvelle : vous allez avoir un compagnon. C'est le fils aîné du duc de los Rios, le marquis Julio. Son père me demande de le prendre chez moi pendant un voyage qu'il va faire en France. Je dois ma fortune au duc; je ne puis lui refuser ce service que, d'ailleurs, je suis heureux de lui rendre. Julio a quatorze ans.

— Bravo! fit Regla, nous jouerons au novio.

— Nous verrons qui court mieux de lui ou de moi, dit Feliza, en avançant le pied, comme pour prendre son élan.

— Un instant, interrompit son oncle; j'ai oublié de vous dire que le jeune marquis est aveugle.

— Aveugle! s'écrièrent les deux fillettes avec une expression d'effroi, mêlée de dégoût chez Regla, de compassion chez Feliza.

— Oui, aveugle; et je compte que vous aurez pour lui tous les ménagements et toute la douceur dus à sa triste position. Au revoir, mes chéries, dit-il, en les quittant, je vais au télégraphe; soyez sages.

— Aveugle! répétèrent les enfants après son départ.

— Je croyais, dit Regla, qu'il n'y avait que les vieillards qui étaient aveugles.

— Mais, dit gravement Feliza, quatorze ans, c'est un peu vieux.

— Tais-toi; que tu es sotté! — Est-ce qu'il pourra jouer au novio? D'ailleurs ce serait trop laid un novio aveugle, je n'en veux pas.

— Comment ferons-nous pour l'amuser? demanda Feliza.

— Il n'a qu'à s'amuser tout seul, répondit Regla.

— Non, non, reprit le bon petit cœur : je lui

raconterai toutes les belles histoire de Manuela, et je pendrai la cage de mon grillon dans sa chambre. »

Les fillettes continuèrent à s'occuper de leur compagnon futur; elles n'eurent guère d'autre sujet de conversation jusqu'à ce que leurs cheveux fussent enfouis dans leurs oreillers et que leurs beaux yeux furent clos. Feliza en resta préoccupée au milieu de ses rêves, et, plus d'une fois, elle s'éveilla au cri du *sereno* (1), croyant qu'on annonçait le jeune aveugle.

II

Quand don Hernandez fut de retour, il songea qu'il n'avait point averti Manuela de la décision nouvellement prise, et son front se plissa, car il redoutait les gronderies de la nourrice. Si mes lectrices en sont surprises, qu'elles réfléchissent à la situation embarrassante d'un veuf chargé de deux enfants, de deux filles surtout, et il conviendra qu'une servante fidèle, intelligente et dévouée est quelque chose d'infiniment précieux et respectable. D'ailleurs, malgré les formules humbles, obséquieuses même, de la langue espagnole, il est certain qu'en Espagne les rapports entre maîtres et domestiques sont empreints d'une grande familiarité. Bref, dans la maison de don Hernandez, Manuela comptait comme une autorité. Sa figure épanouie avait une expression de jovialité et de franchise; mais le duvet brun qui ombrageait sa lèvre n'était point un signe trompeur : Manuela avait le caractère viril; et, du vivant de son mari, elle était absolument la maîtresse. Son ménage n'en avait pas moins bien marché; le brave Pepo, admirant beaucoup sa femme, se trouvait trop heureux de lui obéir en tout; il en était, d'ailleurs, récompensé par une affection sans bornes et des soins constants. Il mourut en la bénissant, et lui laissa un fils qui était resté chez ses grands-parents paternels, à Cabra, quand sa mère entra chez don Hernandez. Manuela trouva tout simple, dès son arrivée, de commander aux autres domestiques et parfois même à son maître.

« Comment va-t-elle prendre la chose? » se demandait celui-ci avec inquiétude.

La réponse à cette question ne devait pas se faire attendre; au moment même, la portière s'écarta et la nourrice parut.

« J'allais t'appeler, dit don Hernandez, j'ai à te parler, Manuela.

— Et moi aussi, j'ai à parler à votre grâce. Que disent les petites? vous allez recevoir chez vous le fils du duc de los Rios?

— Oui; je dois cela à son père, vois-tu.

— Bon! un garçon avec deux filles... nous voilà frais!

— Un garçon de quatorze ans, Manuela, et pour quelques mois seulement.

— Quelques mois ou quelques années : quand on aime à se débarrasser de ses enfants, on s'en débarrasse le plus qu'on peut.

— Il m'était impossible de refuser; songe donc que c'est le duc de los Rios!

— *Caramba!* c'est trop d'honneur! et si l'on vous proposait tous les infants par dessus le marché, gageons que vous les prendriez.

— Allons, Manuela, sois raisonnable; cela ne te donnera pas beaucoup plus de peine : il amène son domestique pour le servir.

— Son domestique! bon, bon, encore un âne de plus à conduire au marché. Mais, puisque son père va en France, pourquoi ne l'emmène-t-il pas? Quand on a des enfants, on les garde : à chacun de porter sa croix.

— Il est aveugle et souffrant; il ne supporterait pas le voyage.

— Aveugle! s'écria la nourrice en joignant les mains, sainte Vierge! et vous ne me le disiez pas! Et quand arrive-t-il, ce cher ami du bon Dieu? Je vais lui préparer la chambre du *cierro*, c'est la plus fraîche, il sera bien là.

— Oui, oui, va, dit avec empressement don Hernandez, ravi de la tournure inespérée que prenaient les choses. Il arrivera dans quelques jours, je suppose, mais nous en recevrons sans doute avis. Ma foi, ajouta-t-il en lui-même, si j'avais pu deviner que l'annonce de son infirmité produirait un tel effet, j'aurais commencé par là. » Et, sur cette réflexion, don Hernandez s'allongea dans son fauteuil avec la béatitude d'un homme dont la conscience est délivrée d'un grand poids.

Pendant ce temps, Manuela réveillait tous les gens de la maison.

« Antonio! Ramon! Urbano! allons! debout, fainéants. Qu'on m'apprête la chambre du *cierro*. Lavez-la proprement; étendez l'estera; montez la moustiquaire. *Caramba!* êtes-vous tous devenus sourds? et faudra-t-il, pour vous réveiller, la trompette du jugement dernier? »

Ainsi arrachés brusquement aux douceurs de la sieste, les malheureux valets s'étirèrent les bras, se décrochèrent les mâchoires à force de bâillements et, finalement, exécutèrent les ordres de l'impérieuse nourrice. Celle-ci, dont le cœur valait mieux que le caractère, s'était trouvée tout à fait désarmée en apprenant l'infirmité du jeune marquis, et elle l'attendait maintenant avec presque autant d'impatience que les fillettes. Cependant, comme il n'était pas dans sa nature de dépouiller aisément tout esprit de contradiction, elle réserva pour le domestique un fond d'hostilité. Ce garçon, qui avait servi chez un duc, était, sans nul doute, exigeant, dédaigneux, insupportable; mais elle, Manuela, se chargerait

(1) Veilleur de nuit qui parcourt les rues en criant les heures.

de le remettre à sa place et de le faire marcher au pas, comme les autres. Ce fut l'objet de ses réflexions pendant l'attente.

Un jour que, sous l'empire de ces pensées, ses sourcils se contractaient, sa bouche prenait un pli menaçant, et toute sa physionomie un air extraordinairement rébarbatif, la porte de sa cuisine s'ouvrit, poussée par la main d'un garçonnet d'une dizaine d'années. — Il arrive souvent, au milieu d'un violent orage, que les nuages les plus noirs et les plus épais se trouvent tout à coup percés par un rayon vainqueur qui rend subitement au ciel son éclat. Ainsi s'éclaira le visage de Manuela en apercevant l'enfant qui entraînait, son enfant à elle, son Pepito, le frère de lait de Feliza.

Après un baiser retentissant que prolongèrent, d'un commun accord, la mère et le fils, Manuela se recula un peu pour mieux voir l'enfant. Il était vraiment bon à regarder, le petit Pepito avec ses yeux noirs, brillants comme des escarboucles sous les mèches frisées de ses cheveux bruns, sa peau dorée comme une orange, et ses dents blanches que découvraient des lèvres rouges, entr'ouvertes par un perpétuel sourire, car le bambin était joyeux comme un fandango.

« Tu as encore grandi, Pepito, dit Manuela avec complaisance; sûrement, depuis Noël, tu as bien grandi d'une pulgada.

— J'aurai bientôt la taille d'un soldat, mère! Et Pepito se redressa fièrement sur ses petits pieds nus.

— Tais-toi, fit Manuela, soudain assombrie, car l'enfant venait de ranimer une vieille querelle. Son seul désir était de devenir soldat, et la pauvre femme, qui n'avait que lui au monde, s'opposait de toutes ses forces à cette précoce vocation. Tais-toi, reprit-elle; si tu avais seulement pour un *ochavo* (1) de raison, tu viendrais avec moi. Je suis sûre que don Hernandez t'emploierait volontiers à une foule de choses; tu aurais une bonne nourriture et un joli costume.

— Une bonne nourriture! dit l'enfant, avec un joyeux éclat de rire, qu'y a-t-il de meilleur que le pain et l'ail? et pour mieux appuyer son dire, il tira de sa poche un croûton avec une gousse dans lesquels il mordit à belles dents. Un joli costume! quand on a des souliers, on ne peut plus seulement marcher, et avec une belle culotte, il ne faut pas monter aux arbres. Et puis, vois-tu, c'est très beau ici, mais j'y étoufferais. Et le grand-père qui n'aurait plus personne pour conduire ses mules?

— Où est-il? il t'a amené, je pense.

— Oui, mais il s'est arrêté à la posada, et moi je suis venu tout de suite pour voir plus tôt ma mère Manuela. Et Feliza, je pense la voir?

— Oui, viens, dit sa mère. »

Elle le conduisit à la chambre des fillettes qui lui firent le meilleur accueil. Feliza l'aimait comme un frère. Quant à Regla, elle ne dédaignait pas les petits présents de Pepito. Le bambin arrivait toujours, de son village, chargé de fleurs d'oranger ou de grenadier, cueillies en route, et de dulces (1) faits par la vieille Pepa, sa grand-mère. Or tout ce que faisait Pepa était exquis; et, si l'ordinaire de la famille se composait en effet de pain et d'ail, il y avait tous les dimanches un *puchero* et tous les jours de feria du *turrón* et des *buñuelos* qu'on eût pu servir sur la table royale.

Pepito causa longuement; puis il alla saluer don Hernandez qui recommanda à Manuela de lui faire faire un bon déjeuner. Grâce à ces multiples et agréables occupations, le temps passa vite, et quand les pas des mules se firent entendre, la mère et l'enfant s'écrièrent : Déjà!

Le vieux Marco échangea avec sa belle-fille quelques brèves et affectueuses paroles, puis dit qu'il fallait repartir. Pepito, après mille embrassades, sauta sur une des mules qu'il avait nommée Regla parce qu'il la trouvait la plus belle des mules, comme Regla lui semblait la plus belle des filles. Je ne sais si ce naïf hommage eût flatté celle qui en était l'objet, mais son admirateur ne le lui avait pas confié. Quant aux autres mules, Pepito, cédant à ses instincts militaires, les avait baptisées, l'une : capitana (capitaine), l'autre coronela (colonelle). Toutes trois prirent la file au pas; rasant les murs. Manuela resta sur le seuil à contempler leurs ombres qu'allongeait le soleil couchant, et qui étaient surmontées : la première d'un sac de provisions, la seconde de la silhouette majestueuse du vieux Marco, et la troisième de l'ombre mobile de son petit-fils. Mais bientôt, le cortège tourna la rue : comme le font en ce monde les meilleures choses, cette bonne journée avait pris fin.

III

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on reçût aucune nouvelle, et les habitants de la calle de las Palmas commençaient à croire que le jeune marquis ne viendrait jamais, quand il arriva, sans être annoncé, par une belle matinée de juin. Lorsqu'il entra, s'appuyant légèrement au bras de son domestique, le premier mot des fillettes fut : « Il n'est pas aveugle! » Il avait, en effet de grands yeux noirs qui, au premier abord, pouvaient faire illusion; mais il suffisait de quelques secondes d'examen pour s'apercevoir qu'ils étaient sans regard et que leur mobilité continue n'avait pour cause qu'une contraction nerveuse, indépendante de la vision. On éprouvait à son aspect un sentiment d'admiration

(1) Liard.

(1) Friandises, sucreries.

mêlé de regret : jamais regard humain n'aurait illuminé un plus charmant visage. Le pauvre enfant avait des traits d'une beauté sculpturale que faisait ressortir sa pâleur mate ; ses cheveux, coupés ras à la mode espagnole, ne cachaient pas le pur contour de sa tête ; et tous ses gestes, malgré son infirmité et sa jeunesse, étaient empreints d'une noblesse native.

Feliza, si pétulante d'ordinaire, se sentit intimidée ; elle courut avertir son oncle qui vint lui-même chercher le marquis et le conduisit dans son cabinet, après avoir recommandé à Manuela de soigner le déjeuner. Celle-ci, quoique suffoquée par cette arrivée subite, se prépara à déployer tous ses talents, car, dit-elle, « si les belles choses ne peuvent plus lui faire plaisir à voir, les bonnes lui feront toujours plaisir à manger. »

Au bout de quelque temps, don Hernandez revint vers les fillettes avec le jeune marquis.

« Voici, leur dit-il, votre nouvel ami ; je vous le confie pour que vous lui fassiez prendre connaissance de la maison. »

— Veux-tu venir avec moi ? demanda Feliza, avec le délicieux tutoiement des enfants.

— Je veux bien, répondit le jeune garçon.

— Comment t'appelles-tu ?

— Julio.

— Moi, je m'appelle Feliza, et elle, Regla. Viens. »

Disant cela, elle lui prit la main et commença à le guider avec autant d'adresse que de sollicitude ; tandis que Regla le suivait nonchalamment. La causerie fut animée ; les questions surtout se multipliaient ; bientôt, les trois enfants furent au courant de ce qui les concernait, comme s'ils s'étaient toujours connus.

Feliza fit reposer Julio dans le jardin, à l'ombre des bananiers. Regla, dont la curiosité se trouvait satisfaite, était rentrée dans la maison.

« Je vais te faire une couronne, dit Feliza ; reste là pendant que je cueillerai des fleurs. Elle s'éloigna pour quelques minutes ; quand elle revint, chargée de sa moisson, elle vit des larmes dans les yeux de Julio.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle, avec inquiétude ; tu souffres ? »

Le jeune garçon secoua la tête.

« Tu as du chagrin ? »

Il ne répondit pas.

« Pauvre Julio ! dit la fillette d'une voix tremblante d'émotion ; c'est bien triste d'être aveugle, n'est-ce pas ? »

— Non, répondit Julio, ce n'est pas cela. Ce qui est triste, c'est d'avoir perdu sa mère, et d'être loin de son père et de son frère.

— Mais, Manuela sera comme ta mère, et moi je serai ta sœur ; dis, veux-tu ? Et, se jetant à son cou, elle l'embrassa de tout son cœur.

— Tu es bonne, petite Feliza, merci ; je t'aime-rai bien.

— Qu'est-ce que je pourrais faire pour t'amuser, maintenant que nous avons tout dit ? Qu'est-ce que tu aimais le mieux faire, quand tu voyais ?

— J'aimais bien étudier...

— Étudier ! s'écria Feliza, au comble de l'étonnement — car elle était paresseuse comme une couleuvre, et n'avait appris qu'à grand-peine à lire et à écrire — quel drôle de goût tu as ! Mais, si cela t'amuse, je vais chercher mes livres ; et je te ferai étudier, tout de même. »

Courant aussitôt à sa chambre, elle en rapporta les quelques livres qu'elle possédait. Il se trouva que l'aveugle les connaissait tous depuis longtemps. Il apprenait, lui, l'histoire moderne, la cosmographie, la physique, l'algèbre, l'histoire naturelle, le latin, le français ; bref, Julio était un savant. Feliza le contemplait avec admiration.

« Comment as-tu fait pour apprendre tout cela ? c'est si ennuyeux ! »

— Mais non, dit Julio : c'est très amusant, au contraire. »

Et il lui raconta comment il avait pris le goût de l'étude avec un prêtre français qu'il avait eu pour précepteur, et qui enseignait d'une manière si attrayante qu'on ne se lassait point de l'écouter. Ce prêtre était venu en Espagne pendant plusieurs années parce qu'on lui avait ordonné les pays chauds, après une grande maladie qu'il avait faite ; mais, sa santé s'étant rétablie, il était retourné en France, et il écrivait toujours à son ancien élève qu'il aimait beaucoup.

« Ah ! si je l'avais encore, disait Julio, je pourrais continuer à m'instruire ; je n'aurais besoin que de l'écouter, et je ne m'ennuierais pas si souvent ! »

— Il faut prier le bon Dieu qu'il redevienne malade », dit Feliza.

Julio ne put s'empêcher de rire de cette idée.

« Non, non, dit-il ; je l'aime beaucoup, et je serais bien fâché qu'il fût encore malade. »

— Alors, si tu veux, je te lirai tes livres à toi, excepté le latin et le français ; je ne sais pas trop bien lire, mais je m'appliquerai. »

Julio la remercia. Il était heureux de l'affection que lui témoignait cette bonne petite fille, et il sentait qu'il aurait en elle une amie.

Le déjeuner interrompit toutes les causeries ; puis les enfants jouèrent à plusieurs petits jeux pouvant être partagés par un aveugle, de sorte que la journée s'écoula assez rapidement.

Le soir, Julio fut embrassé par tout le monde. La brave Manuela elle-même, après l'avoir arrangé dans son lit ; lui appliqua un de ces baisers de nourrice dont elle avait le secret, et le pauvre enfant, avant de s'endormir, remercia Dieu qui lui avait presque rendu une famille.

MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

LA PORTE DU PRESBYTÈRE

Petite porte close,
Où se balance au vent
Une liane rose
Qui s'accroche à l'auvent!

Porte de bois rustique
Au cintre surbaissé,
Dont le marteau gothique
N'a plus qu'un son cassé,

Je t'aime et te salue,
Voisine du saint lieu,
Par qui toute âme élue
Communique avec Dieu!

Le sage qui demeure
Dans cette humble maison
S'y compose chaque heure
De paix et d'oraison.

Pour mieux songer au ferme
Des terrestres efforts,
Solitaire, il se ferme
Aux bruits du dehors.

A celui qui te pousse
Sur les pieux degrés,
Une voix grave et douce
Dit aussitôt : « Entrez. »

Béni soit, porte aimée,
Ce bienfaisant accueil.
Ta bonne renommée
Se répand loin du seuil.

Petite et secourable
Il n'existe à mes yeux
De porte préférable
Que la porte des cieux.

J. AUTRAN.

REVUE MUSICALE

L'appel du printemps. — R. Wagner : sa mort et « son art ». — Théâtres. — Nouveautés musicales.



avec quelle joie s'empressaient-ils de s'épanouir un peu, dès qu'un rayon de soleil venait les caresser en les réchauffant ! car la nuit les avait transis.

Mais voici venir les douces haleines et les

chaudes journées. Le grand réveil commence. La sève circule, monte et étirent tout le monde végétal : arbres et feuillages, herbes et mousses, fleurs et fruits.

Quel admirable enchaînement de prodiges sans cesse renaissants ! Quoi de plus surnaturel que cette vie se répandant des entrailles de la terre à sa surface, mais seulement à l'heure marquée par le suprême Agriculteur des mondes ? N'est-ce pas lui qui donne à son messager, le soleil, la force et la chaleur qui doivent tout féconder autour de nous et en nous ? En douter, c'est faire acte du plus vulgaire crétinisme. C'est se reconnaître de beaucoup l'inférieur des animaux, qui eux savent toujours rendre hommage à celui qui leur donne tout ce dont ils ont besoin. Ils savent que c'est là leur maître, et c'est lui qu'ils servent.

Et toujours, par cette admirable loi des contrastes qui semble régir l'universelle harmonie, le surnaturel, l'insaisissable des phénomènes de la vie dans la nature confinent au naturel. « Les extrêmes se touchent. »

Rien ne semble, en effet, plus naturel à l'homme

que de venir, en juillet, abattre de sa faux les lourds épis dorés qui couvrent ses champs. N'a-t-il pas semé en automne?

Il est, cependant, à chaque *renouveau*, des plantes qui ne doivent pas renaître sous les tièdes brises et les chauds rayons. Les unes, courbées par la tempête, ont été violemment arrachées du sol nourricier. Les autres, privées d'air et de lumière, se sont éteintes, oubliées dans leurs prisons de pierre, sans qu'une main amie soit venue leur verser la goutte d'eau réparatrice, leur donner le rayon vivifiant. D'autres enfin, laissées aux hasards des intempéries, mais trop délicates pour se passer d'une protection intelligente, languissent encore, afin de saluer une fois de plus le roi de la nature, dont le premier regard les tuera, pourtant.

Que ne peut-il en être autrement dans le règne animal — un vilain nom! — dont nous avons la gloire d'être les reines, mesdemoiselles! Hélas! cette royauté a comme les autres, ses déceptions, ses revers, ses douleurs!

Combien de têtes, jeunes et charmantes, fleurs de beauté, fleurs d'amour, fleurs de talent, fleurs de vertu, respectées, admirées, choyées, adorées, se sont penchées, pâles et frémissantes sans que le rayon printanier ait pu les ranimer! Le souffle glacé venu du Nord, en passant, les a brisées!

À côté de ces frères fleurs de la vie, des chênes aussi sont tombés avec fracas. Il semblait, à voir leur force, qu'ils dussent vivre bien plus qu'elles. Les uns, frappés par la foudre, les autres, entraînés dans leur lutte contre d' inexorables destinées, ont payé le tribut suprême.

Dans le monde artistique, où ces pensées nous ramènent à cause d'une perte récente faite par l'art musical allemand, il manquera aussi à l'appel du printemps de notables individualités et de rares intelligences.

L'Allemagne a perdu son grand musicien. Il est bien tout entier à elle, celui-là. On sent dans la musique de Richard Wagner que ni la mélodieuse Italie ni la spirituelle France, dont l'art dramatique est grand, parce qu'il est vrai, n'ont influé sur son génie. Est-ce un bonheur pour son œuvre? Nous ne le pensons pas. En fondant la rudesse germanique à l'aide de ces deux grandes écoles qui se complètent l'une l'autre, nous croyons que le musicien-prophète de l'avenir aurait mieux équilibré sa gloire.

Quoi qu'il en soit, il convient maintenant d'attendre, pour formuler un jugement définitif, que sa tombe, en se refermant, ait apporté le calme et l'esprit de justice dans les consciences. Il faut que le temps fasse la clarté autour d'œuvres si diversement appréciées.

Un éminent écrivain, tout à fait conquis à l'évangile wagnérien, a dit un mot très juste. S'est-t-il rendu compte de la portée de ce mot, qui est à lui seul une critique, si on l'envisage comme nous? M. V. Wilder, dans son esquisse

nécrologique du *Ménestrel*, enveloppant des fleurs de son admiration enthousiaste la mémoire de son illustre mort, dit ceci :

« C'est dans cette œuvre étonnante, c'est dans » *l'Anneau du Nibelung*, dans *Parsifal* et dans » *les Maîtres chanteurs* même qu'il faut apprendre à connaître Wagner, sous peine de n'avoir » qu'une idée superficielle de son art, etc. » — *De son art! l'art de Wagner! (?)*

Si l'on nous disait que le novateur allemand a voulu créer, puis appliquer une science nouvelle à l'art, pour en reculer encore les limites, nous penserions que c'est là une audacieuse tentative, après tous les hommes illustres qui déjà les avaient élevées si haut depuis plusieurs siècles. Mais cette hypothèse ne nous semblerait en rien devoir porter atteinte à l'idée d'unité et d'universalité qu'évoque pour nous « l'art ».

Mais si, au lieu de cela, le musicien de l'avenir a voulu créer un art nouveau, un art à lui, « l'art de Wagner », cet art sans bornes, hors duquel il n'y aura pas du salut, cela prend des proportions d'escalade, où il ne sera suivi que par un petit nombre d'adeptes, et nous ramène aux temps fabuleux de Prométhée, qui, sans avoir réussi à décrocher complètement le soleil du firmament, n'en a pas moins obtenu une assez durable célébrité! Non, l'art doit rester « l'art » pour tous, et il ne saurait y avoir autant d'arts que d'artistes. Si, dans leurs créations colossales, Beethoven et tous les grands maîtres venus avant comme après lui, avaient méconnu les règles de l'art, leur génie se fût plongé dans le désordre, dans le chaos. Ils ont, au contraire, posé des limites à l'imagination pour en prévenir les excès, et les ont si haut placées qu'elles ne sauraient entraver l'essor du génie.

On comprend que chaque peuple imprime à l'art le cachet de sa nationalité. Cela ne constitue pas un art : c'est en quelque sorte la couleur locale, comme on la trouve dans l'art de la peinture, si accentuée chez les Flamands, par exemple. Mais chaque maître d'un pays ne peut avoir son art à lui. L'art n'a pas de patrie, il est de partout et doit partout se faire sentir, se faire comprendre.

Enfin il convient, quant à présent, de ne pas pénétrer plus avant dans cette voie que la mort du maître allemand vient d'ouvrir à la critique. Sa tâche ne sera pas facile, car elle devra être aussi juste que sévère.

Nous ne quitterons pas ce sujet, cependant, sans avoir mis en regard des lignes de M. V. Wilder, les sages et prudentes paroles que M. Moreno, rédacteur distingué du *Ménestrel*, consacre à R. Wagner, dans le même numéro.

En terminant sa *Semaine théâtrale*, et après quelques mots de condoléance, M. H. Moreno, comme pour atténuer un peu les admirations enthousiastes de son savant collaborateur, s'exprime ainsi :

« Nous qui n'avons pas encore la même foi dans la musique dramatique de l'avenir, nous nous permettrons de faire des réserves, — le *Ménestrel* ayant toujours accueilli d'ailleurs, et voulant continuer d'accueillir les diverses opinions émises ou à émettre sur ce sujet. Nous dirons donc et ne cesserons de redire à nos jeunes compositeurs : Gardez-vous de la nouvelle musique allemande que personnifiait Richard Wagner. Ce qui peut être et ce qui est déjà considéré au delà du Rhin comme une émanation supérieure du génie germanique ne saurait venir annihiler le génie dramatique français. Vous écrivez ou vous êtes appelés à écrire de véritables opéras, tandis que Richard Wagner a intronisé en Allemagne la légende lyrique, qui compte chez nos voisins d'outre-Rhin de nombreux et fidèles adeptes, mais qui n'a rien à voir avec notre art dramatique.

Restons Français et contentons-nous de continuer — si pareille gloire nous est donnée — la série des chefs-d'œuvre qui ont illustré, depuis un siècle, nos scènes lyriques françaises. C'est là le tempérament de notre génie national, et il ne faut pas que les musiciens français s'évertuent à produire des partitions allemandes ou italiennes. Chaque peuple doit conserver son caractère et sa physionomie particulières, tout en faisant, dans une sage mesure, la part des progrès acquis. On ne saurait exister qu'à cette condition, dans le monde des arts surtout.

Richard Wagner, qui fut l'ennemi de la France et de l'art lyrique français, était dans son rôle. Sachons rester dans le nôtre. »

Tout le monde admirera comme nous la digne réserve de ces paroles et la pensée élevée qui les a dictées à l'éminent écrivain. Elles corroborent avec une grande supériorité les modestes idées que nous avons émises plus haut sur l'art de Wagner !

Nos lectrices auront compris sans peine que ce que nous avons dit dans notre *Revue* de mars, à propos de la représentation du *Nibelung*, à Bruxelles, se trouvait sous presse, au moment de la nouvelle qui a si douloureusement frappé le monde musical allemand.

Une grande activité règne dans les théâtres lyriques.

L'événement important à l'Opéra est la nouvelle victoire remportée par la musique française, dans la personne de M. C. Saint-Saëns et dans son œuvre capitale *Henry VIII*. Notre incomparable tragédienne Krauss et le merveilleux Lassalle peuvent déployer toutes les belles qualités qui en ont fait les premiers artistes du monde contemporain, car musicien et auteur du scénario leur ont ménagé des situations extrêmement émouvantes.

Comme pour toutes les conceptions d'aussi haute valeur, que nous avons mission d'analyser, nous attendrons d'avoir pu faire l'étude complète de la partition de *Henry VIII* avant d'apporter ici le résultat de nos observations.

L'Opéra-Comique s'est distingué aussi par de brillantes reprises et par la mise au point de *Lackmé*, qui va faire sa radieuse éclosion avec le premier jour du printemps. A l'heure où nous écrivons tout semble prêt pour cette belle fête lyrique : la première de *Lackmé*, de MM. Léo Delibes, Gondinet et Gille.

Après cela, M. Carvalho, l'infatigable directeur, continuera les études de la *Carmen* de Bizet, et fera encore représenter trois petits actes de MM. Poise et Monselet : *le Joli Gille*.

L'Opéra-Populaire est enfin décoré, et M. Ritt va, dit-on, le faire surgir de terre comme par enchantement. Si, de même que nous l'espérons, ce directeur d'action comprend bien le but que doit avoir cette nouvelle scène lyrique, et quel doit être son rôle, nous pouvons lui assurer d'avance un succès complet. Les artistes ne nous contrediront pas et l'art applaudira avec nous.

Disons en terminant, à nos lectrices, que rien n'est plus charmant que la partition de la *Perle du Brésil*, de M. F. David, et que ce charme est doublé par la transcription qu'en a faite M. Léo Delibes. On sait tout le talent de ce compositeur, et l'on devine combien la réunion de deux maîtres de cette valeur doit donner d'attrait aux ravissants motifs de cet opéra déjà si célèbre. Une autre transcription non moins remarquable de cette œuvre a été faite par Renaud de Vilbac, mais elle est à quatre mains. Quant à la partition piano et chant, avec texte français et italien, on en connaît déjà les nombreux airs, duos, trios, etc. La *Ballade du grand Esprit* ; le boléro : *la Belle Fête* ; l'air : *Quand sur notre beau navire* ; les ravissants couplets du *Myosotis* sont des morceaux soli de la plus réelle distinction.

Comme pièces détachées pour piano on trouvera des transcriptions de nos meilleurs auteurs, tels que : Neustedt, Hess, Trojelli, Magnus, Sowinski, Lecarpentier et Wolf, à deux et à quatre mains, sans préjudice des danses inspirées par cette *Perle* fine, aux chefs d'orchestre les plus renommés.

Le tout au *Ménestrel*.

Une publication de choix à aussi remarquer est le *Nouvel Organiste*, cent morceaux pour harmonium, par J. Leybach. En vente chez A. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

ERRATA. — Une faute s'est glissée dans la *Revue musicale* de mars : à la première colonne, lire *Henry VIII* au lieu de *Henry III*.

CORRESPONDANCE



Je suis chargée, mesdemoiselles, d'une mission bien pénible, et j'hésite à vous dire ce qu'il importe de vous apprendre. Mais vous avez déjà deviné, et vos doigts, en feuilletant le numéro de ce jour, se sont arrêtés sur cette page, tandis que vos yeux étonnés y cherchaient deux noms amis.

Hélas! ne cherchez plus. Tout a une fin en ce monde, même Jeanne et Florence, bien qu'on pût les croire immortelles; et ce mythe gracieux d'amitié fidèle, s'est évanoui pour me laisser aujourd'hui seule en votre présence.

N'allez pas supposer un double homicide de ma part, je suis de mœurs douces et nullement sanguinaires, s'il y a eu crime, je l'ignore et je ne veux pas le savoir, cela me gênerait pour l'avenir. On m'a dit que vos deux correspondantes étaient mortes d'épuisement et de vieillesse; c'est assez vraisemblable, et vous n'avez peut-être jamais songé que depuis trente ans, ces amies modèles se livraient à un travail écrasant pour vous dissimuler leur décrépitude: l'une avait des béquilles et vous parlait de danses ou d'excursions dans les montagnes, l'autre toute blanche et vénérable sous son bonnet tuyauté, avait des accents mutins en vous racontant ses travestis de bergère au mardi gras: c'était douloureux. L'administration a eu pitié de ce long supplice et leur a rendu le repos.

Me voici donc seule en votre présence, mes chères lectrices, ce qui signifie que je vais être pour cette fois responsable de tout ce que je vous dirai... Brr... voilà de quoi me faire réfléchir, et peut-être rendre embarrassant notre tête-à-tête, si je ne savais que la confiance entraîne la sympathie.

Mais, parlons un peu chiffons, c'est un terrain sur lequel toutes les femmes se rencontrent volontiers. Il est mouvant, plein d'imprévu et, faut-il l'avouer, rempli d'écueils périlleux. Est-ce pour tout cela qu'on a féminisé la mode; il me plaît de croire que non, mais encore une fois me voici obligée de constater que les tournures et les coiffures ont pris des dimensions invraisemblables. Vous allez me dire que vous êtes charmantes quand même, et j'aurai la cruauté de vous répondre que non, car il y a pour la toilette comme pour tout ce qui dérive du goût, des lois d'équilibre dont on ne peut s'écarter impunément.

Eh bien, je constate avec tristesse qu'il n'y a

pas une ligne bonne à reproduire dans notre silhouette en ce moment, et soyez sûres que si les belles Grecques qui servirent de modèles aux statues antiques s'étaient coiffées d'une *périssoire*, vêtues d'un *triboulet*, chaussées du soulier plat et pointu qui est en train de déshonorer votre pied, il n'y aurait eu ni Phidias, ni Praxitèle, ni les autres; l'inspiration serait morte, car c'est nous qui la faisons vivre. Aussi, voyez à l'heure présente les œuvres qui naissent autour de nous et sont destinées à idéaliser la beauté plastique: presque tout est mignard, recherché, excentrique ou vulgaire. L'art du peintre tombe dans le métier de la couturière; on compose un tableau comme une toilette, velours et satin, bleu et vieil or si l'artiste est modeste; toute une gamme de rouges ou de blancs, s'il est sûr de sa palette comme vous l'êtes de votre beauté. En sculpture, des chapeaux à plumes sur des toupets, de la fausse malines sur un buste non moins faux. Plumes, toupets et malines sont irréprochables, l'autruche, le coiffeur et la dentelière ne font pas mieux. Mais l'art, mais ce je ne sais quoi qui fait rêver devant une œuvre tout à fait grande, cette impression profonde que vous laissez ce qui est vraiment beau, l'éprouve-t-on souvent dans nos modernes expositions défilantes? Non, et vous êtes responsables, mesdames, de cette pauvreté d'inspiration. Car enfin vous restez ce qu'il y a de plus charmant au monde; vous avez beau vous déformer, vous défigurer à plaisir, c'est encore pour un artiste une bonne fortune que de découvrir sous ces atours meurtriers une taille élégante, une physionomie intelligente, un sourire attachant, cette fleur de grâce dont vous n'avez pas su vous dépouiller complètement malgré votre savant travail. Il s'empare de ce qu'il trouve en vous, ce pauvre artiste, mais fatalement, il le reproduit tel que vous le lui montrez, et dans dix ans d'ici on poudra de rire devant tel tableau et tel buste où beaucoup de talent peut-être aura été dépensé en pure perte.

Je ne prêche pas la tunique ou le péplum, malgré mon humeur sévère, d'abord parce que vous ne m'écouteriez pas, ensuite parce qu'il fait trop froid chez nous, aujourd'hui surtout, malgré la date printanière; mais, n'y aurait-il pas moyen d'enlever une livre ou deux de crin à cet oreiller que vous fixez à votre taille pour soutenir vos jupes, et qui donne à votre personne, vue de dos, l'aspect d'un confortable fauteuil? Est-il indispensable que vos épaules touchent vos oreilles; ne pourriez-vous pas diminuer de cinq

centimètres la devanture de votre chapeau, pour qu'on voie si vous êtes de mauvaise humeur ou non, vieille ou jeune, ce qui est d'importance? Et ce carcan qui, sous prétexte de col, vous fait tenir le nez en l'air, comme un pantin au clou? Ah! mesdemoiselles, vous n'êtes guère coquettes! et moi je suis bien imprudente de me mesurer avec un pareil adversaire : la mode.

Savez-vous ce qu'il va résulter de ma mercuriale? Les abonnées de Paris feront la moue en disant : « Nous savons cela. » Quant à celles de la province, elles courront chez leurs couturières et tiendront à peu près ce langage : « Je vais vous envoyer mon costume vert, ou mon costume jaune (la couleur n'y fait rien); je trouve que les manches sont beaucoup trop tombantes, veuillez les échancrez très haut sur l'épaule, et profitez, je vous prie, de l'occasion pour me mettre un col bien montant, le double de celui qui y est en ce moment. » De là, toujours courant, l'abonnée se rendra chez sa modiste pour faire mettre une allonge à son chapeau, et elle enverra un stock de bottines au cordonnier pour faire scier ses talons. Voilà pour m'apprendre à prêcher!

En parlant de chapeaux tout à l'heure, je pensais à ceux de 1838 que madame de Girardin a immortalisés dans son courrier de Paris. Ils étaient en velours épinglé blanc et munis de somptueux panaches; les fraîches et délicates coiffures destinées aux représentations des Italiens, dans le courant de l'hiver, ne connaissaient que les feux de la rampe, lorsqu'un beau jour de printemps, et comme s'ils se fussent donné le mot, on les vit sortir de leurs cartons, et se promener à pied dans Paris, comme de vulgaires capotes de bourgeoises. Il manquait bien quelques barbes à leurs plumes, le blanc du velours n'était plus du neige; mais comme ils étaient tous fanés à peu près de même, personne n'y prit garde, et on les laissa jouir de leurs restes.

Au printemps 1833, ce ne sont pas les coiffures en velours épinglé qui étonnent le promeneur, par leur nombre et leurs attitudes languissantes, ce sont les manteaux de satin. On sent que l'on est en face d'une puissance qui tombe, et chacun en tire ce qu'il peut. L'année prochaine, après cette orgie de satin qui accuse au moins 20,000 manteaux, on n'en verra plus paraître un seul. Que seront-ils devenus? car enfin tous ceux qui se promènent à outrance en ce moment sont encore présentables, malgré quelques petites avaries, les rubans roulés comme des frisettes de papier, un gland absent, un bouton qui rougit. Ce serait une curieuse recherche à faire que celle des transformations que subissent nos vêtements au fur et à mesure des changements de la mode. Enfin, si vous avez des manteaux de satin, portez-les au plus vite, il n'est que temps.

Il n'y a pas seulement les douillettes que le printemps émancipe. Le chevreuil chinois, captif au Jardin d'acclimatation, sollicité par le so-

leil et la verdure, s'est donné le plaisir d'une chasse à courre: d'un bond, il a franchi sa barrière et, son instinct aidant, il a été prendre un bain dans l'étang de Neuilly. Cette petite fugue a dû lui donner bien des jouissances: d'abord, celle du fruit défendu qui n'est pas exclusivement appréciée par le chevreuil; puis la joie de se sentir libre, de fouler d'un pied léger les prairies du bois de Boulogne. Je voudrais bien savoir ce que cet esprit chinois a pensé de ce beau parc, bien peigné, bien tracé, avec de l'herbe drue et des eaux courantes, des landaus et des gardiens de la paix. A-t-il reconnu le pavillon qui vient de chez lui?... Mais il n'a pas eu le temps, car les chiens n'ont pas tardé à précipiter sa course. Il a franchi comme une flèche les espaces couverts, rusant avec la meute et ses géoliers, aspirant l'air à pleins naseaux, s'enivrant de la rapidité de sa fuite. Hélas! comme toujours, la civilisation a eu le dessus, et l'audacieux prisonnier a dû reprendre ses fers. Pauvre chevreuil!

Maintenant que l'hiver est loin, nous en pouvons dire du mal. A-t-il été assez maussade, triste et sombre au physique et au moral! Banquiers qui croyaient arrêter dame Fortune au passage, politiciens qui espéraient contenter tout le monde, malades qui voulaient guérir, jeunes filles qui désiraient danser, gamins qui aspiraient au patinage, charbonniers qui ambitionnaient le froid, que d'espérances déçues! Quant aux amateurs de soleil, ils ont été plus mal servis qu'aucun autre; mais nous voici à la saison nouvelle: trêve de plaintes et place à l'espérance.

Le printemps fait penser aux fleurs, et les fleurs aux jeunes filles; voici, mesdemoiselles, la légende de la rose moussue, vous la connaissez peut-être; dans tous les cas, elle est bonne à méditer. Je vous la donne telle qu'un auteur hébraïque la rapporte.

Dieu, après avoir créé les fleurs, admira son œuvre et voulut le parfaire. Il dit à son ange :

« Va dans mon jardin de la terre et donne aux fleurs, de ma part, ce qu'elles choisiront pour compléter leur parure. »

L'ange descendit. Il aperçut dans le paradis terrestre tout ce que la main de Dieu, en s'ouvrant, avait semé de couleurs éclatantes, de formes délicates, de parfums enivrant.

Il s'approcha d'une rose, la reine de ce parterre.

« Elle est parfaite, se disait-il, en la contemplant, que peut-elle désirer? » Pourtant il obéit, et s'adressant à la fleur :

« Que veux-tu pour plaire davantage? »

Et du sein de la rose une voix répondit :

« Messager céleste, mets un peu de mousse autour de ma corolle afin que la modestie complète ma beauté. »

Que vous en semble, mesdemoiselles, la rose moussue aurait-elle dit vrai? En Asie on prétend que oui; mais en Europe?... C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES

Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.
Joubert.

L'Être qui est le commencement et la fin, l'origine et le terme, ne nous a lancés un moment sur le fleuve que parce que le cours de l'onde tend à nous ramener à lui.

M^{me} Necker de Saussure.

Nous ne vivons que pour faire mieux.
M^{me} Swetchine.

Rien de ce qui ne s'accorde pas avec le devoir ne peut contribuer au vrai bonheur, et il ne se peut que notre obéissance à Dieu ne soit enfin largement récompensée. Dieu gouverne, et il est bon.

Franklin.

MOTS HOMOPHONES

Je suis le pasteur d'un troupeau,
Mon domaine est celui des âmes ;
C'est aux clartés de mon flambeau
Que s'allument de saintes flammes.
— Essentiellement du sexe masculin,
Si je change de genre et deviens féminin,
Immédiatement je change de nature
Et d'avidés coquins je deviens la pâture.

CHARADE

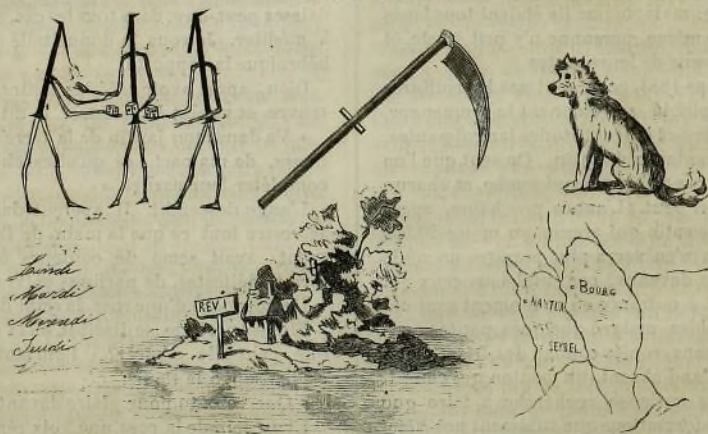
Mon premier offre un mets des plus vulgarisés
— Mon dernier, des États, aujourd'hui divisés ;
Française par le cœur, par sa littérature,
Une part à nos lois se soumit sans murmure.
Du grand François de Sales elle fut le berceau,
Les de Maistre, depuis, l'illustrent de nouveau.

— Mon entier, à la halle, a de rudes manières
Et s'échappe parfois en paroles grossières ;
Mais le cœur est très bon, il l'a souvent prouvé.
Mieux vaut dehors bourru que dedans dépravé !

HOMONYMES

J'aime l'un quand il a l'œil vert, la langue rose,
La moustache touffue et la coquette pose.
J'aime l'autre de face et non pas de profil
Bien large pour la laine et bien long pour le fil.
J'aime encor celui-ci quand il gouverne en père,
Fait le pays heureux et le peuple prospère.
J'aime aussi celui-là, charmant tissu chinois
Que fait bien ressortir les grâces d'un minois.
J'aime enfin ce dernier, fragment de Verlaizon,
Pour ses bons abricots dans la verte saison.

RÉBUS



Le mot de la Charade de Mars est : *Sol, fer, Ino.*

Explication du Rébus de Mars : *La paresse n'a pas un avocat, mais elle a beaucoup d'amis.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.